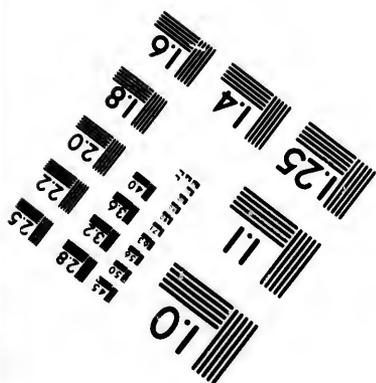
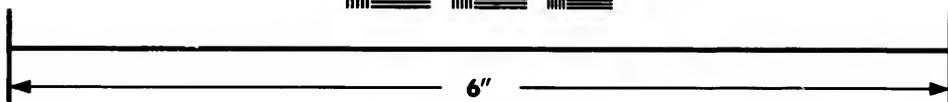
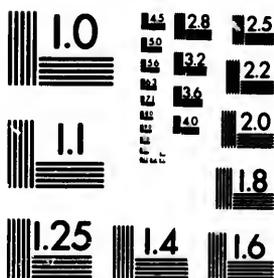


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

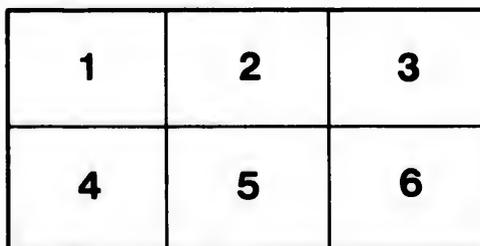
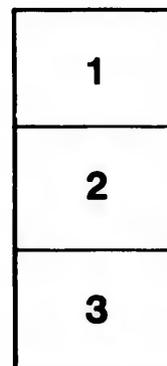
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire
détails
ues du
modifier
ger une
filmage

ées

re

y errata
d to

nt
e pelure,
çon à

①

3

LES

OEUVRES DE PAQUES.

IMITÉ DE L'ALLEMAND

DU CHANOINE SCHMID.



QUEBEC,
IMPRIME' PAR FRECHETTE & CIE.
N^o. 8.
RUE LAMONTAGNE.

C

I
mo
taie
de
cha
leu

A
que
gée
mé
son
les
où
leu
da

LES
OEUFS DE PAQUES.

CHAPITR 1er.

Comment ! vous ne connaissez pas encore les
poules ?

Dans une profonde vallée, entourée de hautes montagnes et de majestueuses forêts, s'étaient réfugiées, pour se dérober aux fureurs de la guerre, plusieurs familles de pauvres charbonniers, ne connaissant que Dieu et leurs devoirs.

A cette époque du moyen-âge dont il est ici question, les provinces étaient souvent ravagées par des hommes ambitieux, qui renfermés dans leurs manoirs inexpugnables, n'en sortaient que quelquefois pour se combattre : les peuples souffraient de toutes ces attaques, où le droit du plus fort était toujours le meilleur ; et pour s'y soustraire, ils s'enfonçaient dans les vallées sauvages qui n'offraient au-
cun

cun appât à la cupidité de leurs maîtres. Quelques cabanes dispersées au pied des côteaux, et habitées par des gens simples, rendaient la vie à cette contrée reculée. Chaque habitation était entourée d'un petit jardin potager, clos par une haie d'aubépine, et des cerisiers, des pruniers, des pommiers lui prêtaient leur ombre bienfaisante. Un petit champ ensemencé de blé, de chanvre, de lin et de légumes, une vache, des chèvres, quelques moutons et des abeilles faisaient toute la richesse des habitans. Mais, à défaut de grands biens, ces derniers possédaient une âme droite, des mœurs pures, et étaient tendrement attachés à la religion. Quoiqu'ils menassent une vie dure et fort laborieuse, ils jouissaient constamment d'une santé robuste, car ils évitaient toute sorte d'excès ; ils étaient sobres, et par là même exempts de beaucoup de maladies.

Il n'était pas rare de trouver dans ces modestes cabanes des personnes des deux sexes, parvenues à un âge très-avancé, et comptant plus d'un siècle d'existence.

Le soleil dardait alors ses feux sur la terre, c'était au mois de juillet ; les blés mûrissaient, et tout annonçait une année fertile, lorsqu'une jeune charbonnière, qui gardait les chèvres de son père, courut en toute hâte à la maison de

ses parens, et leur dit : “ Je viens de voir arriver dans la vallée des gens étrangers, qui portent un costume singulier, et qui parlent une langue dont je n’ai presque pu comprendre une syllabe. J’ai vu une grande dame autrement vêtue que la femme du meunier aux plus grands jours de fête : elle porte une belle robe, une jolie collerette bien plissée, les manches de sa robe sont garnies de dentelles fines, du milieu desquelles s’élançe une main délicate, blanche comme l’albâtre ; des souliers, blancs comme la fleur du cerisier, et brochés de fleurs d’argent, dénotent une haute naissance.

—Eh bien ! vas-tu en finir avec l’énumération de ta coquetterie, s’écria le père plein d’impatience. Ces folles de jeunes filles ne savent parler que de toilette, et la fureur des modes est connue jusque dans cette vallée solitaire. Voyons, achève ton histoire avec les étrangers.”

La jeune fille, un peu confuse, se recueillit, et continua :

“ La dame est accompagnée de deux petits enfans, d’un garçon et d’une fille, ainsi que d’un homme déjà sur l’âge, qui paraît être le domestique. Ah ! ces bonnes gens ont bien faim et soif et sont très-fatigués. En cherchant une de nos chèvres qui s’était égarée, je les ai rencontrés s’avançant lentement dans la montagne,

montagne, et je leur ai montré le chemin de la vallée. Je crois que nous ferions une bonne œuvre si nous leur portions de quoi boire et manger. S'il était possible d'y ajouter quelque chose de plus, ce serait de leur donner l'hospitalité pour cette nuit, chez nous, ou dans quelque chaumière voisine."

Le charbonnier et sa femme se levèrent aussitôt, prirent du pain d'orge, du lait et du fromage de chèvre pour aller rechercher les étrangers. Ces braves gens trouvèrent ainsi dans leur médiocrité de quoi faire du bien : ils se procuraient un petit gain en faisant du charbon qu'ils vendaient à une forge voisine. De l'ordre et de l'économie les mettaient à même de mener une vie tranquille ; ils étaient heureux, parce qu'ils savaient modérer leurs désirs.

Arrivés près des étrangers, les deux époux examinèrent cette intéressante famille. La dame était assise à l'ombre d'un bouleau, sur un quartier de rocher tapissé de mousse, et respirait le frais. Un voile de crêpe fin couvrait sa figure angélique, et la garantissait de la piqure des insectes. Elle tenait sur ses genoux une petite fille d'une rare beauté. Un joli et robuste petit garçon arrachait des herbes et des feuilles d'arbres, qu'un vieux domestique présentait d'un moment à l'autre à un

un mulet pesamment chargé, qu'il cherchait en même temps à débarrasser de son fardeau.

La dame fut fort surprise en voyant le charbonnier s'arrêter devant elle ; mais celui-ci la salua avec affabilité, et lui présenta le pain et le fromage qu'il tenait dans ses mains ; sa femme découvrit un vase de terre contenant du lait, et le présenta de même à la dame. " Mangez, lui dit la charbonnière, mangez, ma bonne dame : nous vous apportons tous ce que nous avons de mieux. Nous vous le donnons de bon cœur.

— Je vous remercie mille fois, mes amis, leur répondit la dame ; le ciel ne laissera pas sans récompense ce que vous m'offrez." Puis elle releva son voile, et les gens bienfaisans furent ravis d'admiration en contemplant les traits de cette noble et gracieuse figure. Des larmes d'attendrissement brillèrent dans ces beaux yeux noirs ; elle lança un regard enflammé vers le ciel, comme pour lui témoigner sa gratitude de lui avoir envoyé quelque consolation.

La chaleur était suffocante, et les deux enfans brûlaient d'impatience de goûter le lait qu'on avait apporté. Avant de leur en donner, la dame leur fit faire le signe de la croix, et récita avec eux une courte prière que les tendres

tendres créatures répétèrent avec une touchante effusion de cœur.

Quand la prière fut terminée, cette mère infortunée prit le vase de terre des mains de la charbonnière, et l'approcha des lèvres de la petite fille qui but à longs traits. Mais elle s'arrêta tout-à-coup, tourna ses regards vers son frère, et lui demanda s'il ne voulait pas boire à son tour. Celui-ci accourut, et but. Cette attention de la petite pour son frère toucha singulièrement la charbonnière, qui se rappelait dans cette occasion la gourmandise et la glotonnerie de ses propres enfans. La dame vit avec plaisir ces heureuses dispositions, et embrassa avec tendresse Edmond et Blande.

Ensuite elle leur donna du pain, et ce n'est qu'après avoir pourvu aux besoins de ses enfans qu'elle s'occupa d'elle-même. Le vieil étranger mangea avec appétit un bon morceau de fromage, et oublia un peu les fatigues du voyage.

Pendant que ces quatre personnes rassasiaient ainsi leur appétit, on vit accourir les habitans de toutes les cabanes de la vallée, et former le cercle autour des étrangers pour les contempler avec avidité. Lorsque le vieux serviteur eut achevé son petit repas, il se leva, et pria avec instance ces braves gens de s'intéresser à la dame et de lui procurer un petit

tit logement dans une de leurs maisons, et seulement pour quelque temps ; “ car ajouta-t-il, elle ne vous sera nullement à charge et paiera richement tout ce qu'on lui offrira.— Oui, dit la dame d'un ton suave et propre à toucher les cœurs les plus durs, ayez pitié d'une mère infortunée et de ses deux enfans qu'un événement cruel a expulsés de leur patrie, et qui ne savent où se réfugier pour se mettre à l'abri de la poursuite de leurs ennemis.” Aussitôt les chefs de famille se réunirent, et se consultèrent pour trouver moyen de satisfaire la dame.

Au fond de la vallée, un petit ruisseau s'échappait du flanc des rochers. Il coulait avec rapidité à travers les blocs de marbre qu'il blanchissait de son écume, et serpentait entre le tapis d'un gazon toujours vert, pour faire tourner un moulin, qui de loin paraissait comme suspendu en l'air. Sur une colline opposée séparée par un ravin, le meunier avait construit une petite maison très-élégante, bâtie en bois de chêne et de sapin, comme toutes les autres maisons de la vallée ; elle présentait cependant un aspect fort agréable ; elle était ombragée par de hauts cerisiers, chargés de fruits de mûrs, et entourés d'un petit jardin. Le meunier l'offrit à la dame pour y loger tant qu'elle voudrait. “ Cette petite maison neuve,
là-haut,

là-haut, dit-il en la montrant de la main, vient d'être bâtie tout récemment ; personne ne l'a encore occupée, je vous l'abandonne de tout mon cœur. Je l'avais construite pour m'y retirer, quand un jour je céderai le moulin à mon fils. La Providence, grâces lui en soient rendues ! a eu bien soin de vous. Ce n'est qu'hier que j'ai achevé entièrement cette demeure, et aujourd'hui vous pouvez déjà l'habiter. On dirait qu'elle a été bâtie pour vous. Je suis sûr qu'elle vous plaira ; allons la visiter." Tout le monde applaudit à cette offre généreuse du meunier, qui, étant le plus riche propriétaire de la vallée, pouvait mieux que tous les autres faire ce petit sacrifice. La dame était au comble du bonheur en entendant cette proposition. Après avoir pris un peu de repos, elle partit pour aller visiter sa nouvelle demeure. Elle portait dans ses bras la petite fille, tandis que le vieux domestique conduisait le petit garçon par la main ; le meunier eut soin du mulet. La dame trouva la maison parfaitement bien arrangée, ce qui causa un sensible plaisir au meunier. Une table, des chaises, des bois de lit, de la batterie de cuisine s'y trouvaient placés. La dame portait avec elle de beaux tapis, plusieurs couvertures magnifiques chargées sur le mulet. Elle y passa donc la nuit, et adressa avec ses deux enfans,

enfans, avant de se coucher, de ferventes prières au Seigneur, pour le remercier de lui avoir procuré un asile si agréable après avoir été obligée d'errer pendant si longtemps. " Jamais je n'aurais cru, disait-elle souvent avec attendrissement, que, née dans les palais, au sein des grandeurs et de l'opulence, je regarderais un jour comme un bonheur de pouvoir habiter une cabane comme celle-ci ! Qu'il importe aux grands de bien traiter leurs inférieurs ! si ce n'est pas par un sentiment d'humanité, au moins la prudence devrait les y porter ; car personne ne peut prévoir quel sort lui est réservé."

Le lendemain matin, la dame sortit de bonne heure de son humble demeure pour examiner un peu la contrée, parce que les fatigues de la veille ne le lui avaient point permis. C'est avec ravissement qu'elle considéra la charmante vallée qui s'étendait devant ses regards. Les cabanes des charbonniers étaient situées au fond du vallon verdoyant, et semées çà et là en groupe de deux ou trois. Le soleil levant dorait de ses rayons ce tableau magique que le peintre le plus habile n'aurait pu reproduire.

Dès que le vieux meunier aperçut la dame avec ses enfans, il sortit du moulin, et traversa le petit pont étroit jeté sur le ruisseau. " Bonjour, madame, lui dit-il de loin ; n'est-il pas vrai

vrai qu'il n'y a pas dans tout ce vallon de lieu plus agréable et mieux situé que celui-là ? C'est ici que paraissent toujours les premiers rayons du soleil levant, et pendant que ces cabanes là-bas sont encore plongées dans les ténèbres, nos petites hauteurs sont déjà éclairées ; souvent même on jouit ici d'un ciel pur, tandis que dans la vallée basse et humide les cheminées des cabanes sortent à peine du sein des sombres brouillards qui les ont enveloppées pendant la nuit. Ici l'air est frais et pur, et bien propre à conserver la santé. La dame fut de son avis, et le remercia de nouveau de lui avoir cédé cette charmante maison.

Les enfans s'évertuaient à considérer la roue du moulin, qui tournait avec tant de diligence. Le petit garçon s'amusait particulièrement au bruit que faisait le moulin, et au bouillonnement de l'eau qui s'échappait de dessous la roue, comme du lait placé sur la flamme pétillante. La petite fille, au contraire se divertissait à l'aspect des perles brillantes qui, comme elle disait naïvement, tombaient sans cesse de la roue, et, animées par les rayons du soleil, offraient mille couleurs diverses.

“ Cette roue, dit le meunier, est l'emblème de la diligence que l'homme doit mettre dans ses occupations. Comme elle tourne,
dès

dès que l'eau ne lui manque pas, de même nous devons toujours travailler tant que nous le pouvons, afin de nous rendre utiles à nos semblables. Nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, tout comme cette roue ne pourrait pas tourner sans eau. C'est de la combinaison de nos forces et de la fusion de nos idées que doit naître le bien-être de chacun. Dieu nous a départi à tous des dons et des qualités qu'il faut faire valoir chacun selon ses moyens et son intelligence.

— C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur, reprit la dame ; il faut que chacun d'entre nous paie au bien général le tribut de son zèle et de son activité. Remarquez cela, mes enfans, l'homme paresseux est un être inutile, qui occupe une place qu'il ne mérite pas."

La dame consacra la première journée à arranger son ménage aussi bien qu'elle le put faire dans cette pauvre vallée. Les habitans rivalisaient entre eux à lui procurer des vivres, du bois, de la vaisselle de terre cuite et d'autres petits objets nécessaires dans un ménage. La jeune fille, qui lui avait indiqué le chemin de la vallée et qui se nommait Marthe, fut retenue pour son service.

“ Avant tout il me faut des œufs, lui dit la dame en s'occupant de la cuisine ; tâche de m'en procurer, je les paierai.

— Des

—Des œufs ? demanda Marthe tout étonné. Que voulez-vous donc faire ?

—Les faire cuire, petite ignorante ; dépêche-toi d'en apporter, et va vite.—Pour les faire cuire ? répondit la fille ; mais les oiseaux n'ont plus d'œufs dans ce moment-ci, et puis ce serait dommage de les en priver. Il faudrait bien quelques centaines d'œufs de chardonneret ou de pinson pour contenter l'appétit de quatre personnes.—Tu perds la tête, lui répartit la dame ; personne ne te parle d'œufs d'oiseaux : je demande des œufs de poule. “ La pauvre fille secoua la tête en disant : ” Je ne connais pas ces oiseaux-là, moi, et je n'en ai jamais vu de ma vie dans cette vallée.—Comment ! s'écria la dame, vous ne connaissez pas encore les poules ? ”

Comme effectivement les poules ont été apportées de l'Orient dans nos contrées, elles étaient alors aussi rares dans certaines régions que le sont encore de nos jours les paons dans bien des pays. La viande elle-même était alors encore très-rare dans ce vallon. La dame se vit donc extrêmement embarrassée dans son petit ménage. “ Je n'aurais jamais reconnu, dit-elle, quel bienfait de Dieu c'est qu'un œuf ; maintenant que je ne puis en avoir, j'en sens tout le prix. Déjà plus d'une fois la même chose m'est arrivée pendant mon malheureux voyage, le besoin et l'adversité sont une

une

une excellente école pour nous, et ont aussi leur avantage : ils nous rendent attentifs à plusieurs dons de Dieu que nous n'estimons peut-être pas assez, et nous excitent à la reconnaissance envers le Créateur."

La bonne dame menait cependant une vie assez pénible, quoique les habitans de la vallée lui apportassent toujours avec soin tout ce qu'ils croyaient devoir lui faire plaisir. Le meunier avait-il pêché quelque truite ou quelque tanche, ou un des charbonniers avait-il pris quelques grives, on les lui envoyait tout de suite. Mais le vieux domestique qui l'accompagnait lui rendait les plus grands services. Elle conservait encore quelques bijoux et plusieurs pierres précieuses, seuls débris d'une si brillante fortune ; elles les lui confiait de temps en temps, et le fidèle serviteur allait aussitôt les vendre dans une ville voisine. Souvent il était absent pendant plusieurs semaines. A son retour il rapportait différentes choses dont on avait besoin dans le ménage. Les voisins remarquaient qu'après son arrivée la dame paraissait fort triste, ses yeux mouillés de pleurs trahissaient ses peines. Ils auraient bien voulu connaître son origine, mais ils n'avaient pas le courage de la lui demander. Le vieux domestique, toutes les fois qu'ils le questionnaient à ce sujet, leur disait des noms si bizarres,

zarres, qu'ils pouvaient à peine les articuler après lui, et un quart d'heure après ils les avaient totalement oubliés, de sorte qu'ils crurent qu'il s'amusait à leurs dépens. Alors ils s'adressèrent au petit garçon : " Dis-nous donc, lui demandèrent-ils, le nom de ta mère, nous n'en parlerons à personne ; dis-nous cela tout bas." Le petit garçon leur répondit avec un air de mystère, mais avec une confiante naïveté : " Elle s'appelle maman." La petite demoiselle leur fit de semblables réponses, et il fallut laisser au temps le soin de débrouiller ce mystère.

CHAPITRE II.

Dieu merci ! voilà donc des poules.

Un jour le vieux domestique, qui s'appelait Cunon, revenait d'un voyage, portant sur le dos un poulailier qui contenait un coq et quelques poules. Lorsque les enfans de la vallée aperçurent le vieillard, ils accoururent tous autour de lui, parce qu'il leur apportait toujours quelque chose, du pain blanc, des prunes sèches, un petit sifflet, une clochette pour pendre au cou des chèvres, ou autres bagatelles

gateller semblables, ce qui suffisait pour les lui attacher.

Cette fois les enfans étaient intrigués de savoir ce que renfermait cette cage couverte d'un drap qui empêchait de rien distinguer. Ils accompagnèrent Cunon jusqu'à la porte de la dame, qui vint à sa rencontre avec ses deux enfans tout joyeux, et salua le domestique. "Dieu merci, s'écria la petite demoiselle en battant des mains, voilà des poules, nous aurons donc des œufs; quel bonheur!" Le vieillard, après avoir salué la dame et les enfans, remit une lettre à la première, déposa la cage à terre, ouvrit une petite porte d'où l'on vit se précipiter un coq magnifique. "Oh! le bel oiseau! s'écrièrent les enfans hors d'eux-mêmes; car ils ignoraient encore son nom. Jamais nous n'avons vu dans cette vallée d'aussi bel oiseau que celui-ci; la superbe crête qui orne sa tête! elle est d'un rouge plus éclatant que les coquelicots de nos prairies. Que son plumage brun et jaunâtre est joli! il surpasse les gerbes de blé lorsqu'on les recueille au coucher du soleil! comme il tient merveilleusement sa queue faite en forme de faucille!" Les poules n'attirèrent pas moins leur attention; il y en avait deux noires à crête couleur de feu, deux blanches dont les têtes étaient ornées de huppées élégantes

gantes, deux d'un rouge foncé sans queues. La dame jeta à ces oiseaux, si nouveaux dans cette contrée, quelques poignées d'avoine, et les poules les becquetèrent tout de suite, tandis que les enfans formaient à genoux un cercle autour d'elles, et les examinaient avec une joie indicible.

Lorsque l'avoine fut mangée, le coq déploya tout-à-coup ses ailes, et chanta. Et tous les enfans de rire aux éclats, tant cela leur paraissait singulier. Jamais ils n'avaient entendu un chant semblable ; ils étaient ravis d'admiration. En s'en retournant, tous les petits garçons crièrent *Kikiriki* ; les petites filles firent de même, mais d'une voix moins forte. De retour chez eux, les enfans s'extasièrent sur ces oiseaux étonnans qui étaient bien plus grands que les pigeons ramiers, même que les corbeaux, et dont le beau plumage effaçait celui de tous les oiseaux de la forêt. " Et puis, disait la petite Marie, sœur de Marthe, ces oiseaux portent sur la tête un joli petit bonnet rouge, tel que n'en ont pas les oiseaux de nos forêts." Les parens vinrent à leur tour, poussés par la curiosité, pour voir ces étranges oiseaux, et n'en furent pas moins émerveillés que leurs enfans,

Le meunier lui-même, qui avait cependant un peu plus d'intelligence que les charbonniers

fut

fut
qui
mil
vele
pro
vra
ne
ma
de
êtr
-
por
nag
gra
rai
vo
cet
de
va
do
qu
an
L
jo
ti
g
le
p
c

fut surpris à la vue des nouveaux oiseaux. Ce qui l'étonnait le plus, c'était la docilité, la familiarité de ces animaux qui, au lieu de s'enveler, suivaient leurs maîtres, se laissaient approcher et prendre. " Ces oiseaux sont un vrai trésor pour un ménage, dit-il ; car, si je ne me trompe, leur chair doit être délicate à manger : un seul peut suffire à faire le repas de toute une famille ; et leurs plumes peuvent être employées avec avantage dans un ménage.

—Oui, certes, lui répondit la dame, les poules sont fort avantageuses dans un ménage; aussi y a-t-il des pays où l'on en élève une grande quantité : j'espère qu'un jour je pourrai vous en donner, et par là améliorer un peu votre sort." Tout le monde se réjouit de cette annonce de la bonne dame, qui devint de jour en jour plus chère aux habitans de la vallée ; elle gagna même, par ses manières douces et affables, leur confiance, au point qu'ils la regardèrent comme leur meilleure amie et l'honorèrent comme leur souveraine. La brillante éducation qu'elle avait reçue, jointe à l'instruction qu'elle possédait, lui attirait un respect extrême. Souvent ces bonnes gens allèrent la consulter, lui firent part de leur embarras, lui exposèrent leurs peines, et puisèrent auprès d'elle des lumières et des consolations. Elle s'efforçait en toute occasion

sion de leur inspirer une confiance dans le Seigneur, ainsi que le courage nécessaire pour supporter le poids des contradictions de cette vie. Mais elle ne borna pas à cela seul sa tendresse envers les habitans.

La vallée dont il est ici question était éloignée de plusieurs lieues d'un village dont elle dépendait sous le rapport spirituel et temporel. Les mœurs y étaient pures, mais l'instruction y était à peu près nulle ; personne, excepté le meunier et un des charbonniers, ne savait lire ; encore ces deux individus ne l'avaient-ils appris que dans des voyages qu'ils avaient été obligés de faire. Cette ignorance, si commune à cette époque, donnait souvent lieu à des contestations, et occasionnait des procès et des animosités entre des gens d'ailleurs estimables.

Convaincue que l'instruction est un des plus grands bienfaits de l'homme civilisé, la dame avisa aux moyens de la répandre. Comment cependant y parvenir ? Les livres étaient fort rares, parce qu'il fallait les copier à la main, ce qui les rendait fort chers, et empêchait les gens du peuple de s'en procurer ¹. Mais elle trouva

1 La fameuse bibliothèque du roi à Paris a commencé sous saint Louis par la collection de quelques manuscrits de l'Écriture sainte et des œuvres des Pères de l'Église, que copiaient dans les couvens les moines,

trouva moyen de remédier à ce mal, et voici ce qu'elle fit.

Le meunier fut chargé de faire confectionner dans un village voisin un grand tableau en bois de chêne qu'elle fit noircir. Lorsque le tableau fut achevé, elle le fit suspendre à son cerisier, dans son petit jardin, et appela les enfans de l'âge de six ans et au-dessus. Elle leur annonça qu'elle voulait leur apprendre à lire, et leur exposa tous les avantages qui devaient en résulter pour eux dans la suite. Mais elle rencontra un puissant obstacle dans l'exécution de son louable projet. Les parens avaient besoin de leurs enfans pour les aider dans leurs travaux ; ce qui empêcha ces derniers

après avoir vaqué à leurs devoirs religieux. Le roi Jean possédait huit à dix volumes, et Charles V se croyait fort riche avec neuf cent dix volumes ; ce qui était en effet un trésor, vu la difficulté d'avoir des livres. Après la mort de ce prince, sa bibliothèque fut dispersée et transportée en partie dans la Grande-Bretagne. Lorsque l'imprimerie fut inventée sous Louis XI, la bibliothèque du roi s'enrichit peu à peu ; elle posséda tous les ouvrages imprimés en France ; car le dépôt d'un exemplaire devint une condition du privilège de leur impression. Sous Louis XIV, en 1684, on y comptait 40 mille volumes imprimés, et 10,500 manuscrits. De nos jours, cette bibliothèque renferme plus de 72,000 manuscrits, et peut être regardée comme le plus vaste dépôt des travaux littéraires et scientifiques des hommes de toutes les parties de la terre.

niers de se rendre aussi souvent auprès de leur noble bienfaitrice qu'ils auraient voulu. Il fallut donc se borner à ne les rassembler que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, ainsi que les jours de fête. Alors, assis sur le gazon vert, les enfans, le regard fixé sur le tableau, suivaient des yeux la dame qui y traçait en gros caractères les lettres de l'alphabet. Le silence le plus profond régnait dans ces réunions. La dame expliquait le son et la valeur de chaque lettre, et faisait répéter tout cela tour à tour par chaque enfant ; de cette manière elle parvint, avec des peines incroyables, à imprimer à ces jeunes mémoires les commencemens de l'art de la lecture.

Cependant elle n'avançait pas assez vite selon ses désirs ; car plus d'une fois il fallut revenir sur ce qui avait été dit dans les classes précédentes : rien ne la rebuta néanmoins ; elle continua avec une rare persévérance son œuvre méritoire, sûre de triompher un jour. Les pères de famille voyaient avec un sensible plaisir les bontés de la dame pour leurs enfans, et étaient même, en quelque sorte, jaloux de ce que ceux-ci devaient être plus savans qu'eux-mêmes. Plusieurs semaines se passèrent, et la charitable maîtresse d'école se rendit de plus en plus utile dans cette vallée, car elle ne borna pas ses soins à montrer à lire

à ces enfans intéressans, elle leur donna un peu d'éducation, forma leurs mœurs, développa leur jugement, rectifia leurs idées, leur inspira l'amour de Dieu et de leurs parens, leur fit réciter des prières touchantes, et les changea insensiblement. De temps en temps, lorsqu'elle avait lieu d'être contente de leur application, elle leur racontait quelques traits de l'Histoire sainte. Avec quel intérêt ces pauvres petits écoutèrent l'histoire de ce Joseph, qui, vendu par ses frères, sut conserver son innocence dans un pays étranger, quoiqu'il fût entouré des charmes de la séduction ! de ce Job sur lequel vinrent fondre coup sur coup tous les fléaux, sans abattre son courage ni diminuer sa confiance en Dieu ! de ce Tobie si célèbre par sa charité, et que le seigneur favorisa d'une manière particulière ! Ces germes de vertu étaient déposés dans ces jeunes cœurs, et destinés à produire du fruit avec le temps.

La dame donna des soins particuliers aux jeunes filles, auxquelles elle apprit à coudre, à faire des robes, à raccommoder le linge, à tirer parti de mille choses auxquelles on ne fait pas assez attention dans un ménage. Bientôt on se ressentit dans la vallée de l'heureuse influence de la noble étrangère ; la propreté, l'ordre, l'obéissance, l'assiduité au travail déposèrent de

de l'empressement que les enfans mettaient à suivre ses avis ; tout prit un autre aspect dans cette solitude. Pénétrés d'une vive reconnaissance, les charbonniers se réunirent un jour de dimanche pour convenir entre eux de ce qu'ils pourraient faire pour causer quelque surprise agréable à leur bienfaitrice. Plusieurs plans furent proposés ; mais aucun ne fut adopté.

Quelque temps après, une des poules de la dame couva. Marthe fut chargée de lui donner chaque jour de la nourriture. La dame montra un jour aux enfans le nid, et la vue de la multitude d'œufs qu'il renfermait les surprit singulièrement. “ Quinze œufs ! s'écrièrent-ils ; les pigeons n'en pondent que deux, d'autres oiseaux cinq ; comment la pauvre poule pourra-t-elle nourrir tant de petits ? ”

Au moment où les œufs allaient éclore, la dame voulut causer un nouveau plaisir aux enfans, et les fit appeler ; mais comme ce jour-là était un jour de fête, il se présenta aussi beaucoup de grandes personnes. Elle leur montra un œuf que la poule venait d'entr'ouvrir de son bec. Quel bonheur pour ces enfans à la vue du tendre poussin s'efforçant de sortir de la coque ! La dame vint à son secours : alors la surprise redoubla, parce que le petit oiseau était déjà couvert partout d'un duvet jaune, qu'il

qu'il ouvrait de beaux yeux noirs et marchait à l'instant même, tandis qu'au contraire les autres petits oiseaux, au moment où ils éclosent, sont dépourvus de plumes, aveugles et privés de l'usage de leurs membres débiles. " C'est une chose inouïe, disaient les enfans, il n'y a pas au monde de semblables oiseaux ! "

Lorsque, quelques jours plus tard, la belle poule noire, avec sa crête de pourpre et suivie de ses quinze poussins jaunes, quitta pour la première fois son nid et se promena sur le vert gazon, les parens et les enfans ne se possédaient plus de joie. " Il est impossible de voir quelque chose de plus merveilleux, disait un charbonnier.—Écoutez donc, disait à son tour la charbonnière, comme la mère appelle ses petits, et comme ses petits comprennent sa voix et la suivent. Il serait à souhaiter que vous autres enfans qui m'écoutez ici, vous obéissiez toujours aussi promptement que ces animaux, qui, pourtant, n'ont point la raison que vous avez."

Alors un petit garçon, poussé par une trop grande curiosité, s'avança pour prendre un poussin et l'examiner de plus près : le petit animal poussa un cri ; à l'instant la mère accourut, fondit, les ailes déployées, sur l'enfant, et se plaça sur sa tête. Le petit garçon, saisi d'épouvante, réclama le secours des assistans, car

car la poule lui aurait crevé les yeux, s'il n'eût aussitôt donné la liberté à son poussin qu'il tenait à la main. Le père, qui était présent, gronda beaucoup son fils, et la mère ne manqua pas de dire aux autres enfans : " Examinez avec quel zèle la mère vigilante défend ses petits ; les hommes pourraient même prendre leçon auprès d'elle."

La poule avait-elle trouvé un bon morceau, elle poussait tout de suite un cri, et les petits accouraient ; alors elle le laissait tomber de son bec, et le leur donnait à manger. Chacun était étonné que ces petits, qui avaient à peine cinq ou six jours, fussent déjà en état, non-seulement de courir, mais de manger eux-mêmes.

Le soleil venait-il à être couvert de nuages, aussitôt les petits se réfugiaient sous leur mère, qui les recevait et s'efforçait de les réchauffer." C'est encore ce qu'il y a de plus admirable, disaient ces bonnes gens : car rien n'est plus curieux que d'apercevoir ça et là une petite tête percer sous les ailes de la mère, puis s'élançer hors de son asile, et se replacer dans un autre endroit." Le meunier, dont l'habillement blanchi par la farine contrastait d'une manière singulière avec les saies noircies par la fumée des bons charbonniers, reprit la parole : " Quelle chose étonnante que ces oiseaux étrangers ! Nous apercevons, il est vrai, Dieu dans
dans

dans toute la nature ; mais c'est à l'aspect de choses extraordinaires que sa toute-puissance, sa sagesse et sa bonté frappent particulièrement nos regards. Songez combien il est important que ces petit puissent à l'instant de leur naissance courir et manger ; car si la mère était obligée, comme font les hirondelles, de donner la becquée à ses petits, elle ne pourrait y suffire. Combien il a été sagement établi par la nature que ces animaux suivent leur mère et obéissent à sa voix ; car s'ils se mettaient aussitôt à courir en tous sens, comme cela leur serait facile, la mère ne pourrait plus les rassembler, et ils se perdraient. Ce qui me surprend surtout, c'est de savoir où la poule prend le courage pour défendre ses perits a ec tant de chaleur. Combien de fois j'ai pris de l'humeur en passant auprès des poules et en les voyant s'enfuir, quoiqu'elles dussent s'apercevoir depuis long-temps que je ne leur ai jamais fait de mal ; et maintenant cet animal timide est tout-à-fait changé : il se défend contre l'homme. Souvent je me suis amusé à les regarder se disputer pour un morceau, et comment celle qui a trouvé quelque chose de plus que les autres se sauve à toutes jambes, poursuivie par les autres qui cherchent à le lui enlever ; mais une fois devenues mères elles oublient leur ancienne gourmandise ; elles appellent

pellent leurs petits, et ne touchent à rien que ceux-ci ne soient tous rassasiés. C'est Dieu qui a inspiré à la poule cette sollicitude qu'elle met à conduire ses tendres petits, à leur procurer de la nourriture, à les défendre contre toute espèce d'agression, et à les réchauffer sous ses ailes. Telle est la bonté de Dieu pour ces petits animaux : et comment désespérerions-nous ? n'est-il pas encore plus occupé de nous ? Ainsi donc courage, mes chers amis ; toutes les œuvres de Dieu sont marquées au coin de la sagesse : il étend ses soins paternels sur toutes ses créatures, mais particulièrement sur l'homme, qui, à ses yeux, l'emporte infiniment sur toutes les poules et sur tous les oiseaux de l'univers ; car l'homme est le chef-d'œuvre de la création ; tout lui obéit dans l'univers, tout a été créé pour son usage, tous les animaux sont à sa disposition, et pour tout cela le Seigneur ne lui demande que son amour et son obéissance à ses saintes lois : encore veut-il le récompenser de sa fidélité à marcher dans le chemin de la vertu. Quelle tendresse ! quelle générosité ! ”

Ces réflexions du meunier firent une profonde impression sur ces braves gens, et en s'en retournant, chacun bénissait Dieu dans son cœur, et se promettait de se montrer de plus en plus digne des bienfaits du Seigneur.

Une

Une des vertus que les charbonniers admiraient particulièrement dans la dame, ce fut son application constante au travail. Jamais elle ne restait oisive, mais elle s'occupait toujours à quelque chose. Lorsqu'on lui en fit l'observation, elle répondit avec beaucoup de justesse : " Nous sommes tous nés par le travail, et nous avons tous quelque tâche à remplir ici-bas. Malheur à celui qui dissipe son temps, et qui le perd dans une honteuse oisiveté ! Ne connaissez-vous pas la belle parabole de l'Évangile, où il est dit que le serviteur qui a enfoui le talent que son maître lui avait confié fut maudit et condamné aux tourmens ? Pourquoi donc s'étonner si nous faisons notre devoir ? cela ne doit pas être autrement. L'oisiveté est la mère du vice, et la cause d'une infinité de désordres que l'on peut prévenir en s'occupant."

Ces paroles, soutenues par l'exemple, firent une profonde impression sur les habitans de la vallée, qui proposèrent plus d'une fois la dame pour modèle à ceux qui auraient été tentés de perdre leur temps. Quelquefois la noble étrangère entra dans la chaumière des charbonniers, s'informa de leur situation, de leur santé, de leurs besoins, les encouragea, leur donna de bons avis, et les soutint dans leurs peines.

Un jour qu'elle était assise à l'ombre de son cerisier,

cerisier, elle vit plusieurs pères de famille s'avancer lentement, et porter quelque chose sur un brancard. Curieuse de voir ce que cela pouvait être, elle se leva, et fixa les yeux sur l'objet qu'on transportait ainsi du côté de sa maisonnette. Au même instant le meunier, qui était dans le secret, sortit de chez lui, et franchit rapidement le petit ruisseau. " Madame, lui dit-il, je vous annonce que les braves charbonniers, voulant vous témoigner leur reconnaissance de ce que vous apprenez à lire à leurs enfans, ont confectionné dans leurs momens de loisir un berceau avec des planches et lattes, et qu'ils se proposent de le placer ici dans un coin ; cette vigne sauvage et ce lierre qui errent ici le long de ce sapin vont être détachés et appliqués sur ce berceau, et de cette manière vous aurez tout de suite de l'ombrage."

Pendant que le meunier exposait ainsi à la dame la cause de l'arrivée des charbonniers, ceux-ci étaient montés au jardin : ils déposèrent le berceau à l'emplacement qui lui était destiné. Comme ils avaient en secret pris la mesure du local, ce berceau se trouva très-bien adapté dans un coin du petit jardin, de sorte que la dame et ses enfans pouvaient s'asseoir sous ce charmant objet, et respirer toute la journée l'air frais, avantage que ne leur offrait pas le cerisier.

A l'instant, le meunier et les charbonniers le consolidèrent, et le couvrirent de lierre et des branches nombreuses de la vigne : ce fut l'affaire d'une heure, et tout étant terminé, on eût dit que ce berceau avait toujours été là tant il convenait bien. La noble étrangère témoigna toute sa reconnaissance aux braves pères de famille qui lui avaient causé cette agréable surprise ; mais elle devait avoir plus de plaisir encore.

Comme il n'était pas possible d'avoir tous les jours de la viande fraîche dans cette vallée, les charbonniers trouvèrent un moyen de lui en procurer au moins plusieurs fois par semaine. Ils entourèrent d'une petite cloison en planches un emplacement qui n'avait servi jusqu'à ce moment que pour y déposer les épluchures de légumes et autres objets qu'on jette dans un ménage sans y faire attention. Cette cloison fut couverte, et on y logea des lapins, qui venant beaucoup à se multiplier, fournirent un aliment sain et assez copieux à la famille étrangère. Marthe, la jeune servante, fut chargée du soin de nourrir ces lapins, et d'amasser les herbes nécessaires pour leur entretien pendant l'hiver. Quelquefois la dame, pour procurer un peu de récréation à ses enfans, donnait à manger, dans la petite cour derrière la maison, aux lapins et aux poules réunis ensemble.

C'était

C'était une chose bien agréable de voir ces animaux, confondus pêle-mêle, se disputer le morceau qu'on leur jetait ; mais les poules étaient toujours les plus gourmandes, et se battaient entre elles, de sorte que les lapins timides n'osaient souvent s'avancer. Les enfans se privèrent souvent de plusieurs choses pour avoir le plaisir de régaler les lapins qu'ils préféraient aux poules voraces.

Outre l'avantage de procurer à cette intéressante famille une nourriture continuelle, les lapins offraient encore celui de fournir des peaux qui pouvaient être bien utile à la famille. Ainsi cette dame savait tirer parti de tout, et elle améliora un peu son sort dans cette solitude. Ainsi devrait faire partout l'homme intelligent. La bonté de Dieu l'a abondamment pourvu de tout ce qui peut contribuer à son bien-être ; il ne s'agit que de consulter la nature, et de montrer de la bonne volonté.

Quelques jours après un charbonnier vint tout haletant trouver la dame, et lui demanda la permission de lui amener un petit animal qu'il avait pris à la chasse : la dame y consentit. Cet homme fut bientôt de retour, portant dans ses bras un jeune chevreuil qu'il offrit aux enfans.

Je laisse à juger au lecteur du plaisir que ressentirent ces bons enfans à la vue du joli animal,

animal, qui dans sa timidité, n'osait ni s'avancer ni reculer. La petite demoiselle en pleura de joie, et, courant dans sa chambre, elle y chercha un ruban rouge qu'elle mit autour du cou de la pauvre bête pour l'emmener avec elle. Elle voulait le faire coucher et manger avec elle, tant elle en était éprise ; mais la mère s'y opposa, lui faisant observer avec raison que la santé et la propreté exigeaient que l'animal couchât ailleurs.

Le petit garçon ne fut pas moins favorisé ; car un autre charbonnier lui apporta une cage dans laquelle se trouvait une pie. Tout le monde sait combien ces oiseaux deviennent familiers ; comment ils aiment à cacher tout ce qu'ils peuvent trouver, et avec quelle volubilité ils répètent ce qu'ils entendent. Instruite par ces deux aimables enfans, cette pie se mit bientôt à parler, apprit plusieurs noms, une foule de mots, et causa en peu de temps beaucoup d'agrément à la dame et à toute sa famille. Le vieux Cunon lui coupa les ailes, et on la laissa ainsi courir dans le jardin ; quelquefois elle se mêla aux lapins et aux poules et augmenta le plaisir en se disputant avec elles.

CHAPITRE III.

Voilà donc des œufs en abondance.

Les bontés toujours croissantes des habitans de la vallée envers la dame étrangère inspiraient depuis long-temps à celle-ci le désir de procurer quelque jouissance, et d'ajouter de nouveaux bienfaits à ceux qu'elle leur avait déjà prodigués. Elle avait eu soin de ménager ses œufs, et d'en faire une bonne provision : comme elle avait en outre quelques poules de plus qu'il ne lui en fallait, elle envoya la jeune Marthe chez toutes les femmes de la vallée pour les inviter à venir la trouver le lendemain, qui était un dimanche. Elles s'y rendirent toutes en grande toilette, à l'heure de midi. Le vieux domestique avait placé une table et des bancs dans le petit jardin sous le berceau : elles s'assirent là, en attendant la dame. Marthe apporta un grand panier plein d'œufs, dont la multitude et la blancheur éclatante comme la neige étonnèrent les charbonnières. “ Voilà donc

donc des œufs en abondance, leur dit la dame, après les avoir saluées avec bonté ; si l'aspect de ces œufs vous cause une surprise agréable si leur blancheur vous étonne, il faut que je vous montre aussi quels avantages on peut en retirer dans un ménage."

Marthe avait allumé du feu dans un coin du jardin sous un rocher saillant ; elle y plaça une grande casserole pleine d'eau qu'elle fit bouillir. La dame cassa un œuf pour montrer comment il était fait en dedans avant de le jeter dans l'eau bouillante. Ces bonnes femmes examinèrent avec attention cette liqueur transparente comme le cristal, dans laquelle nageait le jaune, semblable à une petite boule d'or enchâssée dans de l'argent. Ensuite la dame mit dans l'eau autant d'œufs qu'il y avait de personnes présentes : sur la table était du pain blanc, coupé en petites tranches et du sel. Lorsque les œufs furent assez bouillis, la dame apprit à ses convives à les ouvrir ; toutes admirèrent comme la substance transparente de l'œuf était devenue blanche comme du lait, tandis que le jaune était devenu plus compacte. Il n'y avait qu'une voix sur cette nourriture délicieuse, dans laquelle les femmes trempèrent leurs mouillettes, à l'exemple de la dame. " Ces œufs, disaient-elles, présentent à la fois le couvert et le mets. Quel beau mélange

lange de blanc et de jaune!—Tout y est si pur, si agréable à l'œil, qu'on le mange sans répugnance, disait une autre : et puis, un œuf est préparé à la hâte, sans art, sans apprêt ; même les malades ne pourraient rien trouver de plus substantiel et de moins cher." Et toutes applaudirent.

La surprise augmenta, lorsque la dame fit fondre du beurre et y cassa des œufs. Comme le blanc entoure bien le jaune, murmuraient-elles tout bas, absolument de même que les reines-marguerites que produisent nos prairies." La dame mit ensuite les œufs sur des épinards tout prêts à manger, et en servit aux charbonnières, qui trouvèrent parfait ce nouveau mets. Les œufs furent ensuite accommodés de différentes manières, et la dame instruisit ces femmes non-seulement à les préparer afin d'y trouver une nourriture saine et variée, mais même à les employer dans la confection d'une foule de mets.

Pour terminer ce petit repas, on servit un plat de salade. Cunon apporta dans une assiette des œufs durs qu'on avait fait cuire auparavant, afin de leur laisser le temps de se refroidir. Le bon vieux, pour s'amuser, les laissa couler sur les pierres. Les charbonnières, assises autour de la table, furent effrayées et jetèrent de hauts cris, parce qu'elles craignaient

craignaient que les œufs ne fussent brisés et ne pussent plus servir : leur étonnement fut extrême lorsque la dame les dépouilla de leur coque, et qu'elles aperçurent qu'ils étaient durs au point d'être coupés en petites tranches. C'était un prodige à leurs yeux. Ensuite la dame leur dit comment on faisait des œufs durs, et elle mit les tranches sur la salade : nouvelle joie à manger cette salade ainsi préparée.

Pour couronner cette petite fête, la dame fit présent à ces estimables mères de famille de plusieurs coqs et poules dont elle pouvait alors se passer. Cette générosité les toucha vivement ; mais leur bonheur fut au comble lorsqu'elles apprirent qu'une seule poule pouvait pondre plus de cent œufs par an. " Comment plus cent œufs par an ? s'écrièrent-elles avec enthousiasme. Quelle immense ressource pour un ménage ! " Avec ces poules les femmes répandirent la joie dans toute la vallée ; toutes les cabanes retentirent des éloges de la dame ; tout le monde remercia le Seigneur d'un don si grand et si utile.

Les poules continuèrent à occuper ces braves gens, qui ne se lassaient point de parler des avantages que ces bons animaux leur procuraient : on découvrait chaque jour quelque nouvelle qualité en elle.

Les pères de famille furent surtout dans l'admiration

l'admiration du chant matinal du coq. " Il annonce, disaient-ils, l'approche du jour, et invite les hommes à se mettre au travail. On vit tout autrement dans la vallée depuis que les coqs chantent matin, et on se met avec plaisir à l'ouvrage. — Sans doute, répondit le meunier ; mais le premier chant du coq vers minuit annonce aussi aux réunions de jeu ou de divertissement qu'il est temps de se séparer et de prendre du repos. " Ici plusieurs charbonniers baissèrent les yeux, et s'appliquèrent l'observation du meunier.

Les mères de famille furent très-contentes d'entendre les cris de la poule après chaque œuf qu'elle avait pondu ; cette annonce excita toujours la joie. " De cette manière, disaient-elles, on est tout de suite prévenu, et on peut ainsi s'emparer du petit don que ces utiles animaux nous font. " Ces braves gens répétaient souvent : " Ces oiseaux ont été destinés par le créateur à vivre dans la société de l'homme. Ils reconnaissent très-bien la demeure de leur maître, restent constamment autour d'elle, ne s'en éloignent jamais beaucoup, et accourent avec célérité dès qu'on les appelle ; le soir ils reviennent exactement, et attendent à la porte ou aux fenêtres de la maison le moment où on les fait rentrer. Non-seulement ils offrent de grands avantages aux ménages, mais ils

ils ne coûtent presque rien à entretenir. Ils se contentent de son, de pelures de légumes et de mille autres choses qui se perdraient ainsi dans les maisons. Ils parcourent les bâtimens du matin au soir, retournent tout avec leur bec et leurs petites pattes, et cherchent ainsi à se procurer eux-mêmes leur nourriture. Il ramassent des milliers de grains qui, au temps de la moisson et à l'époque où l'on bat les blés dans les granges, seraient perdus pour l'homme : les poules, en les recueillant, nous donnent des œufs en échange. La plus pauvre veuve qui ne serait pas à même d'entretenir un animal domestique, peut avoir une poule, et l'œuf qu'elle reçoit chaque jour est pour elle une augmentation journalière."

Les deux enfans de la dame apprirent de même de quel prix sont les œufs pour l'homme, ce qu'ils n'auraient peut-être pas si bien senti s'ils avaient continué à vivre dans l'opulence. Qu'ils étaient contents, lorsque de temps en temps leur mère leur donnait au déjeuner un œuf battu dans du lait ! Combien de fois ils savouraient des mets qu'auparavant ils prétendaient être fades, parce que l'œuf y manquait ! Qu'ils étaient reconnaissans envers Dieu de tout cela !

CHAPTR IV.

Des malheurs.



Pendant que la dame cherchait à rendre aux charbonniers les petits services qui dépendaient d'elle, le Seigneur vint les visiter tous par une cruelle épreuve. C'était au temps de la moisson, lorsqu'un orage épouvantable éclata sur la vallée. Comme il ne soufflait aucun vent, le nuage électrique plana longtemps sur la contrée : le tonnerre mugit avec un horrible fracas, et, répété par l'écho des montagnes, il semblait se reproduire à chaque instant : de larges éclairs sillonnaient les airs, et le vaste horizon ressemblait à une mer de feu. L'eau tombait par torrent, et le petit ruisseau du meunier était devenu un large fleuve. Tout le bas de la vallée était inondé, et on craignit un instant que le cours de l'eau n'entraînât quelques-unes des chaumières qui étaient les plus exposées. Les blés, les seigles et les avoines, qui étaient coupés, furent entièrement ravagés par la violence de l'eau. Dans plusieurs endroits, des arbres

arbr
cher
com
une
y éta
puss
aprè
cette
le ca
M
que l
le dé
gures
les la
saien
Dans
gens
toute
l'hive
D
tuée
tress
Cun
vallé
lacion
qu'or
devar
expo
vré c

arbres furent déracinés, des quartiers de rochers précipités du haut des collines, et, pour comble de malheur, le feu du ciel tomba sur une grange et la consuma avec l'habitation qui y était annexée, sans que les pauvres habitans pussent en emporter quoi que ce fût. L'orage après avoir plané pendant plus d'une heure sur cette paisible contrée, se dissipa peu à peu, et le calme reparut.

Mais, ô douleur ! toute la vallée n'offrit plus que l'image de la désolation ; la tristesse et le désespoir étaient peints sur toutes les figures : on n'osait s'aborder ni se questionner, les larmes qui roulaient de tous les yeux en disaient plus que les paroles les plus énergiques. Dans le court intervalle d'une heure, ces braves gens avaient vu détruire leurs espérances de toute une année, et il ne leur restait rien pour l'hiver, quelquefois si long et si rigoureux.

Du haut de la colline sur laquelle était située son habitation, la bonne dame vit la détresse des habitans. Accompagnée du vieux Cunon et du meunier, elle descendit dans la vallée pour adresser quelques paroles de consolation à ces gens consternés et abattus. Dès qu'on l'aperçut, chacun s'empressa de voler au-devant d'elle pour lui raconter ses peines, et lui exposer sa déplorable situation. Le cœur navré de douleur, la dame répondit aux plaintes
qui

qui lui arrivaient de toutes parts. Elle aurait voulu soulager d'une manière plus efficace toutes les infortunes qu'elle découvrait, mais cela n'était pas en son pouvoir : il fallait se contenter de gémir sur tant de désastres, et d'apprendre aux victimes qui en avaient été atteintes à en supporter les rigueurs avec ce calme et cette résignation qui les rendent méritoires aux yeux de Dieu.

“ Sans doute, dit-elle à quelques charbonniers qui se lamentaient et désespéraient de l'avenir, sans doute votre sort est affreux ; mais vous êtes chrétiens, et en cette qualité vous ne devez jamais perdre courage. Ignorez-vous donc que le Dieu qui vous a frappés est assez puissant pour vous tirer de ce cruel embarras, et changer en joie votre deuil ? Si vous avez reçu jusqu'ici une foule de bienfaits de sa main paternelle, pourquoi n'en recevriez-vous pas aussi les épreuves qu'il vous envoie ? Sa bonté éclate-t-elle moins sur nous quand il nous visite dans sa colère que quand il nous accorde quelques faveurs ? C'est toujours le même Seigneur, plein de bonté et de tendresse. Et d'ailleurs, ne méritons-nous pas quelquefois d'être châtiés ? Ne l'offensons-nous pas tous les jours ? Pourquoi donc nous révolter contre lui ? Adorons en silence ses décrets adorables, et soumettons-nous à tout ce qu'il veut bien
nou

nous envoyer. Jamais le chrétien n'est plus grand que quand il est aux prises avec l'adversité. Il faut du courage pour être disciple de Jésus-Christ, mais il faut de l'héroïsme pour porter sa croix et le suivre sur le Calvaire. Le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître : si l'un a souffert, l'autre doit se résigner à souffrir aussi."

Ce langage, à la fois si noble et si convenable, fit une impression d'autant plus profonde sur les charbonniers, que ceux-ci sentaient toute la justesse des observations de la dame. Ils se soumièrent donc à l'épreuve, et promirent de ne plus murmurer contre la Providence. Mais ce ne fut là que le prélude des consolations que la noble étrangère devait leur prodiguer dans cette pénible circonstance. Il s'agissait de remédier aux maux que l'orage avait causés. L'on s'occupait tout de suite des moyens de réparer les désastres. Avec quelle peine la dame se vit obligée d'annoncer que l'état de ses finances ne lui permettait pas d'offrir des secours pécuniaires à ces pauvres gens. Il ne lui restait que les ressources de donner d'utiles conseils, et de diriger les entreprises des charbonniers pour se tirer d'embaras. On se réunit le même soir chez le meunier, où il fut décidé que les quatre enfans du charbonnier dont la maison avait été la proie des flammes

mes seraient répartis ainsi qu'il suit : la dame prit chez elle une petite fille qui était à peu près de l'âge de la sienne ; le meunier reçut l'aîné des garçons, auquel son âge permettait déjà de travailler un peu au moulin, et les deux autres furent placés auprès de deux veuves qui n'avaient point d'enfans, et qui pouvaient se charger de leur éducation. Ensuite la dame rédigea un placet, qu'elle remit aux pères de famille ayant le plus souffert, en leur apprenant la voie la plus facile pour parvenir jusqu'auprès du prince et le lui remettre en mains propres : elle espérait par ce moyen obtenir des secours pour ces malheureux, et elle ne se trompa point.

Pendant que ceux-ci se rendaient à la résidence du prince, la dame rédigea un autre acte qu'elle fit apostiller par le supérieur d'un monastère voisin, qui était son confesseur. Le vieux Cunon, accompagné de deux individus, parcourut les villages et les bourgs situés dans le rayon de dix lieues à la ronde, en présentant partout cet écrit, et en dépeignant la situation déplorable des habitans de la vallée. Bientôt des secours abondans arrivèrent de toutes parts, et en moins de deux mois le contentement reparut dans cette contrée infortunée.

Mais la dame porta encore plus loin ses vues, et chercha à consolider le bien qu'elle avait si heureusement

he
tou
bie
qui
par
se
leur
vrag
ni
les
vers
dus
lors
et
tites
rend
cupa
A
en f
qu'e
prit
qui
parv
instr
vrag
et q
stitu
d'ai
met

heureusement commencé. Comme le bois de toute espèce abondait dans la vallée, la noble bienfaitrice suggéra aux charbonniers une idée qui leur fut très avantageuse, et leur procura par la suite une certaine aisance. Au lieu de se borner à la seule confection du charbon, elle leur enseigna le moyen de faire des sabots, ouvrage qui ne nécessitait ni beaucoup de temps ni de dépenses, et auquel pouvaient s'appliquer les femmes et les enfans pendant les longs hivers au coin du feu. D'abord quelques individus élevèrent des difficultés à cet égard, mais lorsqu'ils en connurent les heureux résultats, et virent à la fin de chaque mois de jolies petites sommes entrer dans leurs ménages, ils se rendirent à l'évidence, et prirent goût à une occupation si lucrative.

A ce premier genre de travail, la dame sut en faire joindre un autre. Dans une entrevue qu'elle eut avec l'abbé du monastère, elle apprit qu'il se trouvait dans ce couvent un frère qui était un excellent tourneur, et qui était parvenu, à l'aide d'instrumens et sans aucune instruction, à perfectionner toutes sortes d'ouvrages en buis, en érable et autres bois durs, et qu'on recherchait dans les villes, ce qui constituait un certain revenu pour cette maison d'ailleurs peu riche. Elle pria l'abbé de permettre à plusieurs jeunes gens de la vallée de
venir

venir s'instruire auprès de ce bon frère, ce qui lui fut accordé. Ces jeunes gens ne tardèrent pas à se rendre au monastère ; ce fut l'affaire de quelques mois, et ils retournèrent chez eux, où ils se livrèrent avec un zèle bien louable à la confection d'une foule d'objets dont ils retirèrent beaucoup de profit. Ainsi la vallée prit de jour en jour un aspect plus florissant. Plusieurs de ces jeunes gens devinrent dans la suite de très-bons tourneurs, et s'établirent dans des villes où ils amassèrent une certaine fortune.

Combien de larmes de reconnaissance ces braves gens versèrent en comparant l'état actuel de leur vallée à ce qu'elle était autrefois ! Ce n'était plus du tout la même chose : une nouvelle vie régnait dans cette contrée, où la nature semblait n'avoir d'abord qu'à regret accordé ses dons aux habitans ; maintenant tout avait changé de face. Autrefois, les charbonniers ne semblaient pouvoir sortir de la sphère de leur unique occupation : que de momens ils perdaient, surtout pendant les grands froids où ils ne quittaient pas leurs chaumières ! et maintenant chaque morceau de bois, chaque racine leur présentait de l'ouvrage et les invitait au travail ! Aussi les ménages se ressentirent-ils facilement du changement survenu dans les recettes ; car plus d'une chaumière fit place à une habitation, sinon élégante, du moins plus vaste

et

et p
fire
plu
mil
I
tous
plim
ritab
bonn
"
le S
l'ins
Et,
sans
bonn
c'est
C'es
notre
V
tristé
hom
rens
tique
your
avait
l'ent
anec
beau
tôt q

et plus comode. L'ordre et la propreté ne firent pas de moindres progrès, et des habits, plus soignés remplacèrent dans plus d'une famille les vieilles saies tout enfumées.

Lorsqu'on cherchait à remercier la dame de tous ces bienfaits, elle renvoyait tous les complimens et les éloges à celui qui en était le véritable auteur, à Dieu ; et elle disait aux charbonniers :

“ Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le Seigneur qui a daigné me choisir pour être l'instrument de ses miséricordes envers vous. Et, en effet, que pourraient les faibles mortels sans son secours ! C'est lui qui inspire les bonnes pensées et les résolutions généreuses ; c'est lui qui donne la force de les exécuter. C'est donc vers lui que doit monter l'encens de notre reconnaissance.”

Vers cette époque, la paisible vallée fut attristée par un nouveau malheur. Un jeune homme, qui avait quitté depuis six ans ses parens et qui s'était attaché en qualité de domestique à un guerrier recommandable par sa bravoure, revint dans son pays natal. Comme il avait parcouru une foule de régions, chacun l'entoura d'abord pour entendre raconter des anecdotes vraies ou fausses qu'il débitait avec beaucoup d'assurance ; mais on s'aperçut bientôt que dans ses voyages il avait contracté de
fort

fort mauvaises habitudes. Sans parler des nombreux mensonges qu'on pouvait lui reprocher sans cesse, il avait coutume d'assaisonner chaque mot de quelque jurement ; il était devenu ivrogne, et ajoutait à ces défauts d'autres plus révoltans encore. La vie tranquille que menaient les habitans de la vallée ne lui plut pas dans le principe, parce qu'elle ne lui offrait pas assez de distractions ; il chercha donc à se procurer du plaisir, et employa pour y réussir tous les moyens propres à contenter ses désirs. Tous les dimanches et fêtes il sut réunir autour de lui quelques jeunes gens, qui, séduits par l'attrait d'entendre raconter des histoire piquantes, et ne prévoyant pas le piège qu'on tendait par là à leur inexpérience, ne firent aucune difficulté de se rendre auprès de lui. Mais ils ne tardèrent pas à être victimes de leur imprudente confiance. Cependant, comme cela arrive ordinairement, ils ne s'aperçurent pas eux-mêmes du changement que la contagion du mauvais exemple opérait en eux : leurs parens firent la triste épreuve de ce que pouvait sur les jeunes cœurs la funeste impression du vice. Un cri d'alarme s'éleva dans toute la vallée parmi les bons charbonniers, qui ne virent qu'en frémissant le malheur qui menaçait leurs enfans.

Déjà plusieurs semaines s'étaient passées dans

dans l'anxiété sur le sort qui était réservé à la pauvre vallée, si le corrupteur de la jeunesse continuait à y résider. Quelques charbonniers mécontents consultèrent la dame pour savoir s'il n'y aurait pas moyen d'arrêter le scandale, et d'empêcher la perversité de se propager. "L'unique moyen qui vous reste, leur répondit l'étrangère, c'est de défendre à vos fils de fréquenter le jeune libertin ; car quant à lui-même vous ne pouvez le chasser du pays ; il est chez ses parens. Peut-être feriez-vous bien de prier son père de lui faire quelques représentations amicales, cela pourrait lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même."

Les charbonniers suivirent ces conseils, défendirent sévèrement à leurs fils toute communication avec le jeune homme, et allèrent ensuite trouver le père de celui-ci pour le conjurer d'user de son influence paternelle, afin de ramener à d'autres sentimens cette brebis égarée, et qui en égarait tant d'autres. Le père promit tout.

Le dimanche suivant, le jeune homme fut dans un désappointement complet en ne voyant pas arriver ses compagnons de jeu et de plaisir. Il attendit en vain pendant deux heures qu'ils vissent le prendre chez lui ; alors, ne sachant à quoi attribuer cette défection, il s'en plaignit à son vieux père. Celui-ci prit occasion pour lui adresser

adresser de graves reproches sur les scandales qu'il avait donnés aux jeunes gens depuis son arrivée dans la vallée, et lui représenta le tort qu'il leur faisait par ses mauvais exemples. " Vous en répondrez un jour devant Dieu, ajouta-t-il, et vous lui rendrez compte de tout le mal que votre conduite aura causé."

Le jeune libertin interrompit brusquement son père, le traita de vieux radoteur, de bigot, et lui imposa silence, en le menaçant d'employer d'autres moyens s'il s'avisait encore une fois de lui faire des reproches, et de troubler ses plaisirs.

Le père, sans se laisser intimider, reprit la parole, et dit à ce fils dénaturé que Dieu, la religion et la nature lui faisaient un devoir de rappeler de ses desordres un enfant qui se perdait, et qu'il aimait mieux s'exposer aux mauvais traitemens d'un ingrat que d'encourir la disgrâce du Seigneur.

Furieux de se voir ainsi admonesté par son père, le Jeune homme sortit avec précipitation de la maison, et alla oublier son chagrin de se voir seul dans l'auberge d'un village voisin. Là, il but outre mesure, et passa toute la soirée à exhaler sa colère contre l'auteur de ses jours. Il rentra fort tard à la maison paternelle, fit un tapage épouvantable pour provoquer son père ; mais celui-ci, sachant qu'on ne gagne ja-
mais

mais rien à résister à des gens pris de vin, ne lui répondit rien. Ce silence si prudent irrita le mauvais sujet, au point qu'il se jeta sur son père et le battit cruellement. Aux cris du vieillard, les charbonniers du voisinage accoururent pour lui porter secours ; mais ils trouvèrent la porte soigneusement fermée. Alors ils menacèrent de l'enfoncer pour délivrer la victime. Le jeune homme ouvrit, et croyant avoir aussi bon compte des robustes charbonniers que de son vieux père, il tomba sur eux pour les corriger aussi ; mais ceux-ci, arrêtèrent l'homme brutal, et lui administrèrent à leur tour une correction parfaitement bien appliquée, dont il se ressentit pendant plusieurs jours. Cette humiliation produisit un excellent effet sur lui ; comme il craignait d'être la risée des autres jeunes gens, il les évita de lui-même, ce qui établit une rupture totale entre eux et lui. Se voyant ainsi abandonné et méprisé, ce jeune malheureux finit par reconnaître ses torts, les répara par une meilleure conduite, et devint fort sage par la suite. Ainsi disparut le mauvais exemple parmi ces braves gens.

CHAPITRE V,

La fête des œufs rouges.

L'été et l'automne avaient disparu pour faire place à l'hiver, qui fit sentir ses rigueurs dans cette vallée. Les petites chaumières, couvertes de neige pendant plusieurs mois, étaient confondues dans ce deuil de la nature ; on n'en distinguait plus que les cheminées, du haut desquelles s'échappait une fumée noirâtre, qui se mêlait aux brouillards si communs dans les vallons. Les sentiers qui serpentaient le long des rochers étaient comblés, le moulin silencieux manquait d'eau ; car l'onde, durcie par le souffle des vents, était suspendue en glaçons de cristal aux rochers du ravin. On ne pouvait se voir qu'avec une difficulté extrême ; aussi la joie des habitans de la vallée fut-elle à son comble lorsque la neige fondit, et que l'aimable printemps vint rendre la vie à la nature. La dame était heureuse d'avoir alors des lapins et des œufs, car elle en faisait sa nourriture

ture ordinaire avec des légumes qu'elle avait conservés. Les enfans ne se firent pas attendre long-temps, et cueillirent les premières violettes et primevères pour les apporter aux enfans de la dame inconnue, Edmond et Blande. Dès que les prairies émaillées de fleurs présentèrent leur luxe, ces enfans reconnaissans en ramassèrent une quantité, en firent des couronnes, et les offrirent à Edmond et à sa petite sœur. Les diverses nuances de ces fleurs des champs flattaient agréablement la vue, et prouvaient l'attention des petits villageois envers la dame qui avait donné des poules à leurs parens, et qui leur avait appris à lire. " Il faut bien, dit la noble étrangère, que je cherche aussi à faire quelque plaisir à ces bons enfans. Je veux le jour de Pâques leur donner une petite fête champêtre ; car c'est une heureuse idée de marquer ces jours-là par quelque réjouissance pour ces enfans. A Noël, je les ai régalés de pommes et de noix ; mais à cette époque de l'année on n'a pas d'autre chose à leur donner que des œufs. Tout est encore stérile dans la nature ; les arbres et les plantes n'ont encore ni fruits ni feuilles ; les œufs sont les premiers dons de la nature.

— Mais, disait Marthe, ces œufs sont tous d'une même couleur ; le blanc est sans doute bien beau par son éclat, mais les différentes
nuances

faire
dans
ertes
con-
n'en
haut
e, qui
ns les
e long
silenc-
par le
glaçons
e pou-
rême ;
-elle à
ue l'ai-
nature.
les la-
nourri-
ture

nuances des fruits, surtout le bel incarnat des pommes, l'emportent cependant sur cette couleur monotone.

—Tu me donnes là une bonne idée, chère Marthe, et je vais la mettre à profit. Je vais faire des œufs durs, et les teindre pendant qu'ils seront encore chauds : cette diversité de couleurs causera certainement un vrai plaisir aux enfans."

La dame, qui était fort instruite, connaissait diverses plantes et racines dont on se servait pour teindre. Elle colora donc des œufs, les uns en couleur d'azur, les autres en jaune de citron, en rouge de feu et de rose : quelques-uns furent enveloppés dans des feuilles vertes dont ils retracèrent les nuances, ce qui les rendait très-beau ; sur quelques-uns elle inscrivit des devises.

" Ces œufs teints de diverses couleurs, dit le meunier en les examinant, conviennent parfaitement au jour de fête ; car la nature dépose dépose ses habits de deuil pour se revêtir des charmes du printemps." Puis s'adressant à la dame : " Vous imitez, lui dit-il, le bon Dieu, qui ne se contente pas de nous donner des fruits dont la saveur nous ravit, mais dont les couleurs réjouissent la vue ; ainsi les cerises sont rouges, les prunes violettes, les poires jaunes : vos œufs présentent toutes ces couleurs."

Le

Le jour de Pâques fut cette année-là un magnifique jour de printemps, un vrai jour de résurrection de la nature, le soleil s'était montré dans toute sa splendeur sur l'horizon dégagé de tout nuage ; l'air était pur et invitait les paisibles habitans de la vallée à jouir de son heureuse influence ; tout semblait respirer une vie nouvelle. Les prairies présentaient partout l'aspect le plus varié par toutes sortes de fleurs ; les collines offraient une nourriture saine et agréable aux vaches et aux chèvres ; les bourgeons des arbres s'épanouissaient ; en un mot, la nature rajeunie étalait partout son luxe et sa magnificence.

Déjà avant le lever du soleil, la dame, accompagnée du vieux Cunon, était partie pour assister à la sainte messe, dans l'église de la paroisse dont dépendait la vallée : cette église était située au-delà des montagnes, à plus de deux lieues de l'endroit qu'elle habitait. Les pères et les enfans auxquels l'âge permettait de faire ce trajet, s'y rendirent de même. La dame était montée sur le mulet, que le domestique conduisait : elle fut donc de retour chez elle à midi, tandis que les autres fidèles de la vallée ne revinrent que vers le soir.

A peine la dame fut-elle de retour, que tous les enfans de l'âge d'Edmond et de Blande, que les parens avaient laissés à la maison, et
 qui

qui avaient été invités à la petite fête, s'empressèrent de la rejoindre, et montèrent gaiement avec elle sur la petite colline.

La dame les conduisit au jardin, que les soins du vieux Conon avaient singulièrement embelli l'été dernier. On avait placé une table ovale, couverte d'un tapis, tout près d'un bloc de granit, qui formait comme un mur ; la terre était sablée, ce qui contrastait très-bien avec des bancs de gazon dont la fraîche verdure offrait un beau coup-d'œil. Les enfans, ayant au milieu d'eux Edmond et Blande, s'assirent autour de la table. La joie et le bonheur étaient peints dans leurs yeux, qui trahissaient leur impatience de savoir ce qu'on leur préparait. En effet, cette réunion de têtes blondes et brunes, de figures naïves et empreintes de cette fleur de santé propre à cet âge, offrait un coup-d'œil charmant. La dame en fut émerveillée. " La plus belle couronne de fleurs, dit-elle, fut-elle de roses et de lis, n'est point à comparer à l'éclat de cette brillante jeunesse." Elle embrassa tendrement ces bons enfans. Après une courte prière, elle leur exposa, d'une manière précise et tout-à-fait à leur portée, le mystère que la religion de Jésus-Christ solennise en ce beau jour, afin de provoquer dans leurs tendres cœurs une vive reconnaissance envers le divin Messie, qui est ressuscité d'en-

tre les morts. Les enfans avaient écouté avec beaucoup d'attention l'histoire du triomphe du Fils de Dieu, de ce digne ami de l'enfance, qui répand des grâces particulières sur ceux qui l'aiment bien et qui ne l'offensent pas. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà appris tout cela, mais ils aimèrent à se le rappeler. Ensuite on leur servit dans une terrine du lait chaud dans lequel on avait délayé des œufs. Chaque enfant avait devant lui une petite écuelle en terre cuite que la dame remplit de lait ; ce qui régala bien tous les enfans. Après cela, la dame ouvrit une petite porte qui conduisait dans un petit bois de sapin contigu au jardin. Un tendre tapis de gazon s'étendait d'un arbre à un autre. " Eh bien ! leur dit la dame, chacun d'entre vous ramassera sur les rochers et les arbres un peu de mousse dont il fera un nid, et qu'il déposera où il voudra." On lui obéit à l'instant. Ceux qui ne réussirent pas tout de suite dans cet ouvrage furent aidés par les autres. Chacun avait soin de remarquer le nid qu'il avait confectionné, afin de le reconnaître. Leur plaisir se trahissait à chaque moment par les questions qu'ils se faisaient tout bas, ne sachant à quoi allaient servir tous ces nids. Quand tout fut arrangé, ils rentrèrent au jardin. Nouvelle surprise. Un magnifique gâteau, dans lequel les œufs n'avaient

vaient pas été épargnés, et fait en forme de couronne, était placé sur la table. La dame le partagea entre ses petits convives ; pendant qu'ils mangeaient, Marthe, instruite d'avance, se glissa dans le bois avec un panier plein d'œufs, et en déposa quelques-uns dans chaque nid, sans rien déranger. Ces œufs bleus, rouges jaunes et bigarrés, faisaient le plus bel effet au milieu de la mousse verte.

Lorsque les enfans eurent fini de manger, la dame leur dit : " Allons au petit bois voir ce que sont devenus les nids." Quels cris de joie ! quel enthousiasme ! quelle confusion ! Dans chaque nid on voyait cinq œufs de la même couleur, et sur l'œuf du milieu était inscrite une belle devise. Les lecteurs jugeront de l'ivresse que l'aspect de tout cela produisit parmi cette jeunesse. " Des œufs rouges, s'écriait l'un, mon nid ne contient que des œufs rouges. — Et le mien des bleus : ah ! ils sont de la couleur du ciel, disait un autre. — Et les miens sont jaunes, mais d'un jaune plus éclatant que les primevères, même que le papillon qui vol là-bas. — Et les miens sont plus beaux que tout cela, car ils sont de toutes les couleurs. — Et les miens ont les couleurs de l'arc-en-ciel. — Ah ! que je voudrais donc voir les poules qui pondent de tels œufs ! qu'elles doivent être belles ! s'écria un petit garçon.

—Non,

—Non, disait la petite sœur de Marthe, la plus jeune des enfans de la bande joyeuse, ce ne sont pas les poules qui font de si beaux œufs, je crois, moi, que c'est le lièvre que j'ai vu tout-à-l'heure se sauver à toutes jambes de dessous le genévrier, lorsque j'y plaçai mon nid." Et tous les enfans partirent d'un grand éclat de rire, et dirent en plaisantant : " Ce lièvre pond les œufs rouges." Cette plaisanterie s'est conservée jusqu'à nos jours dans certaines contrées de l'Allemagne, où les enfans répètent encore que c'est le lièvre qui pond les œufs le jour de Pâques.

La dame jouissait en secret du bonheur de ces bons enfans. " Qu'il est facile, dit-elle, de faire plaisir aux hommes, puisque l'Écriture sainte nous apprend qu'il est plus doux de donner que de recevoir ! Qu'on aimerait encore être à cet âge heureux ! Mais cette joie naïve et pure ne peut être le partage que de personnes qui ont conservé leur cœur intact et pur de toute souillure. Ce n'est que pour elle qu'existe la véritable joie de l'enfance, cette espèce d'âge d'or, que le péché fait évanouir. Ah ! Dieu, conservez en nous la pureté, le plus bel ornement du chrétien !" Mais la dame ne bornait pas encore à cela ses attentions. Tel autre, qui n'en avait que des rouges ou des jaunes, aurait voulu en avoir un d'une couleur différente,

Non,

différente. La dame leur dit alors d'échanger entre eux les œufs, et de cette manière chacun obtint ce qu'il désirait ; le seul œuf sur lequel était inscrite la devise ne devait pas sortir de leurs mains. La joie fut alors à son comble. " Eh bien ! mes chers enfans, leur dit-elle, vous voilà tous contents ; c'est pour vous apprendre à vous entr'aider les uns les autres dans le besoin : ce que vous venez de faire à l'égard des œufs, vous pourrez le faire plus tard dans mille occasions. Dieu a départi à chaque homme des dons qu'il peut communiquer à d'autres, opérer le bien et provoquer par là les cœurs à la reconnaissance et à l'amour. Plût à Dieu que dans le commerce tous les échanges fussent comme celui de vos œufs, que les deux parties fussent contentes, que chacune y gagnât ! de cette manière il n'y aurait pas contestations ni surtout d'injustices." Le petit Edmond lut sa devise devant sa mère. Un petit charbonnier lut de même la sienne, et la trouva bien. Une des devises qui les frappa le plus, fut la suivante :

Rends grâces au Seigneur de la nourriture qu'il te donne.

La dame demanda aux enfans s'ils avaient toujours fait cela. Ces enfans se rappelaient de n'avoir pas encore adressé à Dieu leurs remerciemens du petit repas et des beaux œufs, et ils

ils se mirent tout de suite à faire leur prière d'actions de grâces.

La prière étant terminée, les autres enfans qui ne savaient pas lire désiraient connaître la devise écrite sur leurs œufs : ils entourèrent la dame en lui présentant leurs œufs et la priaient de les satisfaire. " Prenez d'abord le mien, criait l'un. — Non, le mien criait l'autre. Et le mien donc," disait un troisième.

Pour les contenter, la dame les fit ranger en cercle autour d'elle, et prit les œufs les uns après les autres ; les enfans écoutaient en silence, sans perdre un mot : ces maximes étaient :

- 1o Servir Dieu, c'est régner, c'est faire de la vie
Un chemin vers le ciel, notre aimable patrie.
- 2o Offrir à Dieu la fleur de sa tendre jeunesse,
C'est attirer sur soi le don de la sagesse.
- 3o Rien de si grand que Dieu, rien de si beau que lui :
Qu'il soit votre trésor, votre plus ferme appui.
- 4o Enfant, dont l'âme est innocente et pure,
De tout péché redoutez la souillure.

On a substitué les maximes suivantes à celles de l'auteur allemand ; ce sont les mêmes quant au fond.

- 5o Tendre Pasteur, aimable Père,
C'est en vous seul que notre cœur espère.
- 6o Le sort du juste est un bien désirable,
Sa joie est pure, et sa paix véritable.
- 7o Heureuse, ô mon Dieu, la jeunesse
Qui se consacre à louer ta sagesse.
- 8o Vive Jésus, notre chère espérance,

Dans

- Dans son amour soyons pleins d'espérance.
- 90 Heureux celui qui, vivant de la foi,
Aime son Dieu et médite sa loi.
- 100 Nous promettons, Seigneur, de respecter vos lois,
D'imiter vos vertus, de suivre votre voix.
- 110 Comme une fleur qui se flétrit,
Ainsi bientôt l'homme périt.
- 120 Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable?
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable.
- 130 Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
- 140 O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais.
- 150 Vous garderez, Seigneur, ceux qui vous aimeront;
Dans le ciel à jamais ils vous posséderont.
- 160 Que surtout l'indigent trouve en toi son appui,
Partage tes habits et ton pain avec lui.
- 170 Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore,
Riche, donne beaucoup, et pauvre donne encore.
- 180 Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie,
Et mes mains avec eux partagent avec joie.
- 190 Le temps fuit, la mort vient, l'éternité suivra :
La couronne est promise à qui triomphera.
- 200 O doux Sauveur ! ô Père le plus tendre ?
Daignez, sur moi, votre grâce répandre.
- 210 Dans les bras de Jésus jetons-nous aujourd'hui ;
C'est pour nous qu'il est mort ; vivons au moins pour lui.
- 220 Bienheureux est, Seigneur, qui marche à ta lumière,
Et qui, dans l'innocence, achève sa carrière.
- 230 O chrétiens dont la foi fait la plus pure gloire,
Chantons Jésus, chantons, célébrons sa victoire.
- 240 Fais-moi connaître, ô Dieu, le moyen de te plaire;
Tout grand que cela soit, je promets de le faire.
- 250 Quoi ! je pourrais, Seigneur, te méconnaître un jour !

Ah!

26

27

28

29

30

max

l'ou

mie

vise

pou

leur

par

uns

ava

ava

I

ent

de

bue

s'in

fure

ter

- Ah ! plutôt expirer, qu'abjurer ton amour.
- 260 On croit toujours toucher au vrai bonheur ;
Dieu seul pourtant peut remplir notre cœur.
- 270 Je me jette en tes bras, ô Marie, tendre mère ;
Est-on jamais trompé, lorsqu'en toi l'on espère.
- 280 De toi, mon Dieu, le père le plus tendre,
De toi je veux sans cesse tout attendre.
- 290 L'homme a dans ses devoirs l'objet de tous ses
vœux,
Plus il leur est fidèle, plus il se voit heureux.
- 300 Heureux l'enfant à vous suivre fidèle,
Et qui vous prend, ô Jésus, pour modèle !

Chaque enfant s'était appliqué à saisir sa maxime, et la répéta tout bas afin de ne point l'oublier. La dame, de retour devant le premier enfant, demanda s'il savait encore sa devise. L'un ou l'autre était un peu embarrassé pour la réciter, et la dame y suppléa en aidant leur mémoire ; mais après quelques efforts ils parvinrent tous à les bien retenir ; quelques-uns apprirent même les devises des autres, et avant de se séparer, la plupart d'entre eux avaient appris toutes les devises.

Les pères et mères qui revenaient de l'église entendirent au fond de la vallée les cris de joie de leurs enfans, et ne sachant à quoi les attribuer, ils se rendirent auprès de la dame pour s'informer de la cause de cette allégresse : ils furent fort surpris en entendant les petits réciter les belles maximes qu'ils avaient retenues.

“ Oui,

« Oui, dit l'un d'entre eux, nous aurions beaucoup de mal à leur apprendre en six mois ce qu'ils ont appris ici dans une demi-heure, tant il est vrai de dire que le plaisir abrège la besogne, et vient à bout de toutes les difficultés. — Certainement, répondit le meunier, mais il faut encore trouver le moyen d'intéresser les enfans, c'est là toute l'affaire. Voilà une instruction acquise avec promptitude. Ces maximes contiennent des préceptes et des pensées de la plus grande utilité. Que cette dame possède bien le talent de savoir captiver l'attention des enfans ! »

Pour terminer la journée, la dame distribua aux plus grands ce qui lui était resté des œufs rouges et du gâteau, et leur dit : « Vous pourrez manger chez vous en famille tous les œufs ; mais vous conserverez comme un souvenir de la solennité de Pâques ceux qui portent une devise. — Jamais nous n'y toucherons, répondirent ces bons enfans : nous les garderons toujours, car la devise est bien plus précieuse que l'œuf. — C'est bien cela, dit la dame ; mais il faut observer ce qu'elle vous enseigne. — Oui, oui, répondirent-ils unanimement, nous y serons fidèles, nous mettrons en pratique ces belles leçons. » Elle recommanda ensuite aux parens de saisir les maximes : les parens ne négligèrent point cet avis, et en recueillirent de grands avantages.

Heureux l'enfant à vous suivre fidèle !

L'enfant répondait aussitôt :

Et qui vous prend, ô Jésus pour modèle.

Les enfans répétaient souvent que jamais ils n'avaient passé de fête plus agréable. " Alors, leur dit la dame, suivez exactement ce que vous recommandent vos maximes, et je vous promets de vous procurer tous les ans le même plaisir. Mais ceux qui sont méchans et désobéissans n'y prendront aucune part, car la fête ne sera que pour les enfans sages et vertueux." Et les enfans de la vallée rivalisèrent de zèle pour se rendre de plus en plus dignes de la dame. Ils devinrent de jour en jour plus sages.

CHAPITRE VI.

Quelques œufs valent mieux que de l'or.

Parmi les personnes qui avaient assisté à la fête que la dame avait donnée aux enfans de la vallée, s'était trouvé un jeune étranger attiré par les acclamations, mais qui parut tout triste au milieu de l'élan universel. Ce jeune homme pouvait avoir seize ans. Ses habits n'annonçaient pas l'aisance, mais on remarquait en lui un maintien noble, des manières aisées ; sa figure gracieuse brillait de santé : de beaux cheveux blonds tombaient en longues boucles sur ses épaules ; il tenait à la main un bâton, et paraissait être fatigué du voyage qu'il avait fait.

Lorsque la plupart des habitans se furent retirés, la dame l'aborda d'un air de compassion, et lui demanda pourquoi il était si triste. " J'ai bien sujet de l'être, lui répondit-il en versant des larmes ; il y a trois semaines que j'ai perdu mon père, qui était tailleur de pierres, et qui
ne

ne nous a point laissé de fortune. Ma mère est fort embarrassée pour pourvoir aux besoins de sa famille, car j'ai encore un petit frères et une petite sœur bien plus jeunes que moi et incapables de gagner leur existence. Le frère de feu mon père a la charité de m'offrir un asile chez lui pour m'apprendre le métier de mon père, qu'il exerce aussi lui-même, afin de me mettre en état de me tirer un jour d'affaires dans le monde, et de venir ensuite au secours de ma mère. Je me rends dans ce moment chez lui. Voilà vingt lieues que je viens de faire, et il m'en reste encore à peu près autant, car mon oncle demeure sur l'autre versant de ces montagnes. Mais je ne regrette point la fatigue, pourvu que je sois bien accueilli et bientôt à même d'être utile à ma pauvre mère."

La dame fut extrêmement touchée en entendant ce récit du jeune homme ; le sort de la pauvre veuve, qui offrait quelques traits de ressemblance avec le sien, fit une vive impression sur elle. Elle fit entrer le jeune voyageur, et lui donna à souper du lait, des œufs et du gâteau, et y ajouta quelques pièces d'argent pour faire du bien à sa mère. Edmond et Blande ne furent pas moins sensibles au sort de la pauvre famille. "Tiens, dit Blande, prends cet œuf rouge, et porte-le à ta petite sœur de ma part

part, tu la sauveras bien.—Et cet œuf bleu, tu le donneras de ma part à ton frère, et dis-lui de venir nous voir ici, nous aurons toujours de la soupe au lait et du gâteau à lui offrir,” disait à son tour Edmond. La dame souriait en voyant la générosité et le bon cœur de ses enfans. “ Et moi aussi, lui dit-elle, je vais te donner un œuf pour ta mère : la devise qu’il porte contient la meilleure consolation qu’on puisse apporter à une femme malheureuse :

Dans le besoin mets en Dieu ta confiance :

Il te procurera secours et assistance.

Et cet œuf lui fera plaisir : bien plus, si elle suit cette maxime, je lui aurai fait le présent le plus précieux. Le jeune homme remercia la dame et les enfans ; mais comme la nuit approchait, le meunier le retint chez lui. Le lendemain matin, dès que le soleil eut blanchi l’orient, Fridolin, c’était le nom du jeune homme, continua sa route, emportant dans sa gibecière du pain d’avoine et du fromage de chèvre.

Le chemin que Fridolin avait pris était très-pénible à travers les rochers, les montagnes, les vallées ; mais le jeune homme le poursuivit avec courage, et vers le soir du troisième jour, il n’était plus éloigné qu’à quelques lieues de l’endroit habité par son oncle. Grand Dieu ! qu’est-ce que cela ? Pendant qu’il suivait un

sentier

sentier
carpe
un p
beau
roug
Le
com
voir
“
ce j
cipi
tien
qu’i
ma
fon
que
tion
n’a
lon
dar
gra
réu
les
qui
Il
sai
no
me
cô

sentier étroit, le long d'un banc de rochers escarpés, il aperçut, en portant ses regards vers un précipice qui s'étendait sous ses pieds, un beau cheval sellé et bridé : sa housse était d'un rouge-pourpre, et la bride paraissait être d'or. Le cheval leva la tête, et se mit à hennir, comme pour témoigner son contentement de voir un homme.

“ Est-il possible ? dit Fridolin. Comment ce joli cheval est-il venu dans cet affreux précipice ? Selon toutes les apparences, il appartient à quelque noble chevalier. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur à son maître ; car un cheval sellé, sans cavalier, au fond d'un pareil abîme, annonce toujours quelque malheur. J'ai peur de ne pas me tromper dans mes conjectures. Il faut que je m'assure de la chose. ” Il s'efforça pendant longtemps et toujours en vain de descendre dans ce précipice ; et quoiqu'il fût habitué à gravir les montagnes, il ne put presque pas y réussir. Enfin il trouva un petit sentier que les eaux avaient creusé entre les rochers, et qui était alors desséché ; il descendit donc. Il découvrit un homme couché sous un rocher saillant, et dont l'habillement et l'attitude annonçaient une origine noble. Son casque, surmonté d'un panache brillant, était placé à son côté ; sa lance était près de là. L'homme
 était

était d'une pâleur extrême, ce qui inquiéta Fridolin, ne sachant s'il dormait ou s'il était mort. Il s'approcha donc de lui, lui prit doucement la main, et lui dit : " Que vous est-il arrivé, mon cher monsieur ? " Le chevalier, surpris d'entendre une voix humaine, ouvrit les yeux, considéra le jeune homme, soupira en essayant de parler ; mais il ne lui fut pas possible de proférer un seul mot. Alors il moutra à Fridolin le casque, et portant la main à la bouche, il lui fit entendre qu'il avait soif. Le jeune homme comprit ce signe, prit le casque, et fit des recherches pour trouver de l'eau quelque part. Quelques vieux saules, qui croissaient isolés au fond du précipice lui annoncèrent le voisinage de l'eau. Il se dirigea donc de ce côté-là, et, trouvant la terre humide, il écarta des mains les ronces et les buissons, et découvrit bientôt une petite source, qui jaillissait à travers la mousse de dessous un rocher : il remplit alors le casque, et retourna content vers l'inconnu. Celui-ci but à différentes reprises, et dans moins d'un quart-d'heure il fut à même de parler.

" Dieu soit béni ! " ce furent les premières paroles qu'il prononça. " Et toi aussi, je te remercie, brave jeune homme, dit-il, d'une voix faible et languissante, et appuyant sa tête sur le creux de sa main droite ; Dieu t'a en-

voyé

voyé ici dans ce moment pénible pour m'empêcher de succomber à une mort affreuse. Mais je meurs de faim ; n'aurais-tu pas un morceau de pain à me donner ?

— Je suis au désespoir, monsieur, lui répondit Fridolin, de n'avoir pu prévoir cela : je viens de manger, il y a quelques instans, le pain et le fromage qui me restaient encore. Cependant j'ai de quoi vous satisfaire, j'ai encore des œufs : ils offrent une nourriture saine et fortifiante. ” Ensuite il s'assit à côté du chevalier, sur la terre que couvrait une mousse épaisse, ouvrit sa gibecière, en tira les œufs cassa la coque du premier, le coupa par petites tranches avec le couteau qu'il portait sur lui, et en présenta un morceau après l'autre à l'inconnu. Celui-ci mangea avec appétit, puis il but, et mangea encore.

Le second œuf fut de même coupé et mangé. Fridolin, si heureux d'avoir préservé de la mort un infortuné voyageur, allait encore préparer le troisième, mais le chevalier l'en empêcha. “ C'est assez pour le moment. Après avoir été privé de nourriture pendant quelque temps, il ne faut point se rassasier sur-le-champ : jamais de ma vie je n'ai mangé de meilleur appétit ; je me suis régalé comme à la table d'un souverain. Mes forces me reviennent, dit-il en se redressant ; si tu n'étais pas

pas venu fort à propos, j'aurais péri cette nuit d'inanition.

—Mais, lui répondit Fridolin, en parcourant des yeux la cuirasse éclatante et la brillante livrée de l'homme, comment, noble chevalier, êtes-vous venu dans cet abîme avec votre beau cheval ?

—Je ne suis point chevalier, mais un simple écuyer, lui dit l'autre. Voilà plusieurs semaines que j'ai commencé à voyager pour mon maître. Je me suis égaré dans cette contrée montueuse, la nuit est venue me surprendre, lorsque, au milieu des ténèbres, je suis tombé dans cet affreux précipice avec mon cheval. Le cheval, qui est robuste, n'a eu aucun mal ; quant à moi, je me suis fait une blessure si grave au pied, que je ne puis plus me traîner, encore moins remonter à cheval. C'est un vrai miracle que je sois encore vivant, car, à considérer la hauteur dont j'ai été jeté, j'aurais dû être moulu mille fois : je ne saurais assez en témoigner ma reconnaissance au Seigneur. Je me mis à panser ma plaie ; mais bientôt la fièvre me prit, et dans cette cruelle position, privé de tout secours humain, je fis à Dieu le sacrifice de ma vie, me croyant destiné à mourir de faim : tout-à-coup tu apparus comme un ange du Très-Haut pour m'arracher à une perte certaine. Mais je serais bien curieux de
savoir

savoir comment tu es venu à passer par cet horrible désert, où l'on ne rencontre nullement les pas des hommes ?”

Fridolin exposa son histoire, et l'écuyer l'écouta avec beaucoup d'attention en lui adressant de temps en temps quelques questions. “ Qu'elles sont belles, dit-il, en jetant un regard autour de soi, ces coques d'œufs rouges et bleues ! jamais je n'ai vu d'œufs colorés de cette manière. Fais-moi le plaisir de me montrer l'autre œuf que tu conserves encore dans ta gibecière, je veux bien l'examiner. ”

Fridolin le lui donna, et lui exposa de qui il le tenait. L'homme considéra avec attention cet œuf ; les larmes coulèrent de ses yeux lorsqu'il y lut la devise :

Dans le besoin mets en Dieu ta confiance,
Il te procurera secours et assistance :

“ C'est ce que je viens d'éprouver, dit-il, dans ce moment remarquable que je n'oublierai jamais. Avec une vive confiance, j'implorai le Seigneur du fond de ce précipice, et il a exaucé mes cris. Louée soit à jamais sa miséricorde, qui a daigné se souvenir de moi ! Bénis soient les bons enfans qui t'ont donné les deux œufs que j'ai mangés avec tant d'appétit ! ils ne se seraient jamais doutés que leur don dût sauver la vie à un étranger. Bénie soit

soit de même la bonne dame qui a écrit sur cet œuf la maxime consolante que je viens d'y lire ! Que Dieu les récompense tous trois !

“ Dis-moi maintenant, continua-t-il, veux-tu me laisser cet œuf ? je désire le conserver pour avoir sans cesse sous les yeux la belle sentence dont je viens d'éprouver tout-à-l'heure la haute vérité. Mes enfans et petits-enfans seront fortifiés dans leur confiance en Dieu, toutes les fois qu'ils verront cet œuf et liront la maxime. Peut-être mes arrière-neveux rediront-ils dans cent ans d'ici comment une couple d'œufs ont préservé de la mort un de leurs ancêtres. Je te donnerai quelque autre chose en place de cet œuf. L'écuyer tira ensuite sa bourse, et donna à Fridolin une pièce d'or pour chaque œuf qu'il avait mangé, et lui en proposa deux pour l'autre enrichi de la devise. Fridolin eut de la peine à lui abandonner son œuf ; mais l'écuyer insista si long-tems qu'il l'obtint à la fin.

Content d'avoir cet œuf, l'écuyer dit ensuite : “ Je vois que le jour commence à baisser, car le soleil couchant verse ses derniers feux sur les rochers et les buissons ; aide-moi donc à monter à cheval ; le sentier qui t'a conduit dans cet abîme, que n'éclaire jamais le soleil, me fait espérer que je pourrai en sortir avec ton secours et l'assistance du Seigneur.”

Fridolin

Fridolin l'aida donc à monter à cheval, et, pour plus de sûreté, il marcha devant l'animal et tint la bride. Ils eurent beaucoup de peine à sortir du ravin : cependant ils y réussirent. Oh ! qu'il était heureux, l'écuyer, en revoyant le soleil dorant de ses derniers rayons les forêts et les montagnes d'alentour ! quel bonheur de se retrouver sur la petite route !

Parvenu sur le chemin qui traversait ce désert, Fridolin dit à l'écuyer : " Avec un peu de célérité nous arriverons encore ce soir chez mon oncle ; je vais alonger mon pas, et votre cheval n'aura pas de grands efforts à faire pour me suivre. Mon oncle vous recevra bien ; c'est un brave homme. Vous trouverez chez lui non-seulement un gîte pour cette nuit, mais tous les soins désirables, jusqu'à ce que vous soyez parfaitement rétabli." Nos deux voyageurs firent diligence, et arrivèrent à l'entrée de la nuit à la demeure du brave tailleur de pierres. L'écuyer fut très-bien accueilli, et raconta ce que Fridolin avait fait pour lui. " Bravo, dit l'oncle en frappant sur l'épaule de son neveu, tu t'es bien conduit, cela me fait grand plaisir." Cependant Fridolin fut inquiet de n'avoir pu tenir sa parole en faisant remettre à sa mère, et à son frère et à sa sœur les œufs rouges qu'il avait reçus de la dame. " Sois donc tranquille, lui dit son oncle,

oncle, car je ne comprends rien à ce que tu me dérites sur des œufs rouges et bleus, qui certainement ne l'emportent pas sur les œufs des oiseaux que la nature a bien mieux colorés que tout cela ; et d'ailleurs ces œufs que tu regrettes tant, fussent-ils d'or, tu n'aurais jamais pu en faire un meilleur usage ; car tu as par là sauvé la vie à un brave homme, et tu as fait une action bien louable. Tu as imité le généreux Samaritain de l'Évangile. Ma maison sera donc l'hôtellerie où nous soignerons les blessures de l'homme tombé, non entre les mains des voleurs, mais dans un affreux précipice. Cependant je n'exigerai rien de toi pour prix de ce que je pourrai faire pour le blessé, entends-tu ?" ajouta-t-il en plaisantant.

L'écuyer, que cette bienveillante réception avait singulièrement réjoui, montra l'œuf qu'il possédait avec la devise. " Il est magnifique, dit l'oncle à Fridolin ; mais laisse-le-lui : l'or qu'il t'a donné en échange sera plus avantageux pour ta pauvre mère : viens, je vais te l'échanger. " Le jeune homme, qui n'en connaissait point la valeur, fut fort étonné à la vue de la multitude de pièces d'argent que l'oncle lui donna en place de son or. " Voistu, lui dit ce dernier, la devise s'est accomplie d'une manière particulière à l'égard de ta mère, et cette maxime l'emporte sur tout l'or
que

que tu possèdes : mais il est encore plus avantageux de s'en souvenir sans le secours d'un œuf : tâche de te la rappeler toute ta vie. ”

L'écuyer passa chez le tailleur de pierres tout le temps nécessaire pour se rétablir entièrement, et à son départ il récompensa bien toutes les personnes qui lui avaient rendu quelques services.

CHAPTR VII.

Des chagrins.



Le printemps et l'été se passèrent sans qu'il arrivât rien d'extraordinaire dans la vallée. Les laborieux charbonniers cultivaient avec soin les terres labourables. et coupaient beaucoup de bois pour faire du charbon, des sabots et différens ouvrages. Leurs femmes avaient soin du ménage, élevaient quantité de poules dont elles reconnaissaient de plus en plus l'utilité, et les enfans demandaient souvent si la fête de Pâques n'arriverait pas bientôt. Mais la dame étrangère était bien triste et accablée de soucis. Le vieux et fidèle Cunon, qui l'avaient accompagnée dans cette solitude, qui avait entrepris de temps en temps quelques voyages

voyages pour gérer ses affaires, ne pouvait plus sortir de la vallée, car sa santé déperissait de jour en jour. A l'approche de l'automne, lorsque les feuilles commencèrent à tomber des arbres, il fut à peine en état de se traîner à la porte de la maison pour s'asseoir aux rayons du soleil. La vertueuse dame n'osait songer au moment où elle allait perdre ce brave serviteur, sa dernière ressource, et versait bien souvent des larmes. Ce qui aggravait encore sa position, c'était l'idée que par la mort de Cunon elle serait privée de nouvelles de sa patrie, et se verrait ainsi comme ensevelie dans cette vallée retirée. Mais un autre sujet de chagrin vint encore ajouter à sa douleur.

Les charbonniers, de retour un jour de la forêt, racontèrent au meunier qu'étant assis la nuit passée autour de leurs charbonnières, et causant ensemble, ils furent très-surpris par l'arrivée de quatre hommes armés de pied en cap, et qui se disaient au service du comte de Schroffenneck, présent lui-même dans ces montagnes avec une nombreuse cavalerie. Ces hommes, après s'être exactement informés de tout ce qui se passait dans la contrée, se retirèrent vers un endroit indiqué par le comte.

Le meunier, inquiet de ce qu'il venait d'apprendre, s'empressa d'en instruire la dame,

assise

assise
digu
tenda
pâle
t-elle
Je cr
les c
étran
saut
tion
avec
dern
il ét
tagn
“

vous
pieu
don
suis
m'in
exp
que
sur
sur
ma
pou
La
duc
d'e

assise au pied du lit de Cunon, auquel elle prodiguait des soins et des consolations. En entendant le nom de Schroffeneck, la dame devint pâle et tremblante. "O mon Dieu! s'écria-t-elle, cet homme est mon ennemi implacable. Je crois qu'il en veut à ma vie. Je pense que les charbonniers n'auront rien dit de moi à ces étrangers!" Le meunier la rassura, en disant qu'il n'avait pas appris qu'il eût été question d'elle; que les guerriers s'étaient chauffés avec les charbonniers, et avaient quitté ces derniers à la pointe du jour; que cependant il était certain de leur présence dans les montagnes.

"Mon cher Oswald, lui dit la dame, je vous ai toujours regardé comme un homme pieux, loyal et probe depuis que vous m'avez donné un asile dans votre maison, et je ne me suis pas trompée: c'est la confiance que vous m'inspirez qui me porte aujourd'hui à vous exposer l'histoire de mes malheurs, et la peine que je ressens dans ce moment-ci; je compte sur vos conseils, sur votre assistance, ainsi que sur votre discrétion." Le meunier porta la main droite au cœur et à la bouche, comme pour lui dire qu'elle pouvait compter sur lui. La dame lui dit: "Je suis Rosalinde, fille du duc de Bourgogne. Lorsque je fus en âge d'être mariée, deux nobles comtes, Hannon
de

de Schroffeneck et Arno de Lindénbourg, demandèrent ma main. Le premier était le plus riche et le plus puissant seigneur de tous les environs ; il possédait un grand nombre de châteaux, et commandait à de nombreux vaisseaux ; mais ses sentimens ne répondaient pas à ses richesses. Arno était renommé par sa bravoure et sorti d'une famille illustre ; mais les biens qu'il possédait ne pouvaient soutenir la comparaison avec ceux de l'autre, car son père, homme fort désintéressé, ne lui avait laissé qu'un seul château qui menaçait ruine, et jamais la pensée d'agrandir ses domaines par la violence n'avait approché de son noble cœur. Je choisis donc le vertueux mais pauvre Arno, et mon père consentit à ce choix. Ma dot fut un beau domaine d'un revenu considérable, avec plusieurs châteaux fortifiés par l'art et la nature. Nous vécûmes heureux comme les anges du ciel ; car rien ne venait troubler notre félicité. Ah ! pourquoi ces jours ont-ils été si courts ? pourquoi n'est-il pas accordé aux mortels de jouir en paix de quelques instans de bonheur ? Mais ne scrutons pas les décrets de la Providence. Ces épreuves étaient sans doute pour notre salut." Elle allait continuer, lorsque le fils du meunier vint avertir ce dernier qu'on le demandait. Le meunier partit.

de

De retour chez lui, il apprit d'un de ses parens, établi dans une ville de la même principauté, que le bruit courait dans tout le pays qu'il y avait dans ces montagnes une illustre dame d'une haute naissance, qu'un comte recherchait pour l'enlever et en tirer une brillante rançon en la livrant à son époux ; qu'on avait promis une grande récompense à celui qui la découvrirait.

Le meunier s'informa plus en détail de toutes les circonstances qui concernaient cet événement, et sut de cette manière qu'il s'agissait en effet de la dame Rosalinde que convoitait le comte de Schroffeneck. En homme adroit, il ne fit point paraître le trouble qui bouleversait son âme, mais il cacha la peine que lui causait cette nouvelle. Le lendemain, il prit tous les renseignemens possibles pour connaître la situation des choses. Il apprit que des émissaires de Schroffeneck continuaient à parcourir nuit et jour les environs, arrêtant et questionnant tout le monde. Son devoir était donc de veiller sur le sort de la pauvre dame qui lui avait confié ses secrets, et de tout employer pour la tirer de ce mauvais pas. Pour détourner l'attention de Schroffeneck de dessus la vallée, il eut recours à une ruse qui lui réussit à merveille. Il chargea son parent de l'exécuter. Celui-ci partit, et eut

eut soin de rejoindre les soldats, qui divisés en pelotons, gardaient toutes les issues des montagnes. Arrêté par les avant-postes, il demanda à être conduit devant le comte. On le fit monter à cheval, et on le présenta à Schroffeneck.

“ Je viens, lui dit-il, vous apporter des nouvelles qui pourront peut-être vous mettre sur les traces de la personne que vous cherchez. On m'a assuré qu'une dame avec deux enfans et un vieux domestique a paru dans ces montagnes, il y a quelques temps, mais qu'ayant trouvé la contrée trop pauvre et la vallée où logent les charbonniers trop sauvage, elle n'a pas cru pouvoir s'y fixer pour toujours. Et il est certain que cette vallée n'offre point de ressources à une dame née dans l'opulence ; les gens d'ailleurs n'y sont pas heureux et ont à peine de la place pour se loger dans leurs chaumières avec leurs enfans. Vous avez sans doute entendu parler du dernier malheur qui a frappé ce pays déjà si misérable. Un orage épouvantable a ravagé, l'été dernier, ce vallon dont plusieurs habitans furent réduits à la dernière misère. Je crois donc qu'il serait inutile de continuer des poursuites dans ces montagnes, où rien n'annonce la présence de celle que vous cherchez à découvrir, et que vous devriez tendre vos filets dans la plaine, où vous
trouverez

trouverez plutôt la comtesse chez quelque riche fermier."

Schroffeneck, ébloui par les raisons que l'inconnu venait de lui donner, n'eut point de peine à s'y rendre, et après avoir réfléchi quelques heures, il ordonna à sa troupe de partir, et alla fondre sur la plaine comme un vautour cruel. Ce départ subit fit murmurer quelques officiers attachés à sa suite ; mais comme on espérait s'emparer de la victime, on se soumit.

Cette bande de forcenés se répandit dans tout le pays situé le long des montagnes rançonnant impitoyablement les fermiers, maltraitant les paysans, et les vexant d'une manière horrible. Sous prétexte de chercher une dame qui s'était cachée, ils bouleversèrent tout le pays, mais ce fut en pure perte ; c'est ce qui les irrita encore davantage, et mit le comble à leur fureur.

Lorsque le meunier apprit que son stratagème avait réussi, il alla trouver Rosalinde, et lui dit de reprendre courage, que toute cette affaire n'aurait aucune suite fâcheuse pour elle et que tout, au contraire, concourait à lui prouver qu'avant peu la contrée, serait purgée des soldats de l'impitoyable Schroffeneck. Rosalinde se tranquillisa un peu, et remit de plus en plus à Dieu le soin d'amener tout cela à une heureuse fin.

Le

Le meunier, qui n'avait entendu que le commencement de l'histoire de la comtesse, la pria d'achever de la lui raconter : la dame y consentit, et elle allait se recueillir, lorsqu'elle reçut un message de l'abbé du monastère, qui lui écrivait :

“ NOBLE COMTESSE,

“ Je viens d'apprendre d'une source cer-
“ taine que Hannon de Schroffeneck, n'ayant
“ pu encore, malgré tous les soins, découvrir
“ le lieu de votre retraite, se propose de faire
“ une nouvelle battue dans ces montagnes.
“ Pour ne pas vous exposer à être prise, je
“ vous conseille et au besoin vous ordonne de
“ ne point sortir de votre vallée, jusqu'à ce
“ qu'une nouvelle lettre de ma part vous
“ en instruisse. Je crois qu'il serait même
“ prudent de ne point vous montrer du
“ tout dans la vallée, ni autour de la mai-
“ son que vous habitez. Vous pourriez
“ facilement être découverte par quelque
“ soldat errant sur les hauteurs qui cou-
“ ronnent la contrée, et le moindre soupçon
“ pourrait amener une catastrophe. Employons
“ tous les moyens que la prudence humaine
“ peut nous suggérer, et confions-nous ensuite
“ dans

“ dans la Providence, qui ne nous manquera
 “ pas. Jamais les secours du Très-Haut ne
 “ sont plus près de nous, que quand tout pa-
 “ raît désespéré du côté des hommes : c’est
 “ que Dieu veut nous prouver que lui seul peut
 “ nous sauver, en vérifiant ce qu’a dit le Roi-
 “ Prophète dans le psaume 126 : “ Si le Sei-
 “ gneur ne garde la cité, c’est en vain que
 “ songe à la défendre celui qui est préposé à la
 “ garder.” Encore quelques jours d’épreuves,
 “ et le calme reparaitra. Toute ma famille
 “ prie pour votre conservation, et celui qui a
 “ déjà fait tout pour vous se laissera fléchir
 “ Adieu, noble comtesse ; du courage, de la
 “ résignation et de la patience.

“ *Le frère HILAIRE.* ”

Au monastère du Saint-Sauveur.

Cette lettre arracha des larmes à Rosalinde :
 la pauvre dame s’imaginait déjà voir les sol-
 dats de Schroffeneck envahir la vallée pour
 fouiller les habitations, et en arracher les paisi-
 bles charbonniers, les forçant à déclarer le lieu
 de sa retraite. Le meunier chercha à la tran-
 quilliser, et fut puissamment secondé par le
 vieux Cunon, qui était survenu. Ce digne
 serviteur la rassura pleinement, et lui dit
 qu’elle

qu'elle avait tort de s'alarmer ainsi, puisque rien ne prouvait qu'elle serait découverte. Il ajouta qu'il avait un secret pressentiment que tout cela finirait au contraire bientôt à son avantage.

Rosalinde, un peu rassurée, se remit de sa frayeur, et appela ses enfans qui furent la distraire de sa mélancolie par leurs caresses. Le meunier revint à la charge, et la pressa de nouveau de lui raconter la suite de son histoire. Rosalinde renvoya ses enfans, et, reprenant le fil de son histoire, elle dit :

CHAPITRE VIII.

Un œuf qui est enchâssé dans l'or et les perles.

“ La préférence que j'avais accordée à Arno Hannon alluma dans l'âme du dernier une haine mortelle contre moi et contre mon époux. Cependant il dissimula son ressentiment ; il craignit d'éclater ouvertement. Une guerre s'alluma, et mon Arno fut obligé de prendre les armes et de suivre l'empereur. Hannon lui même devait faire la campagne, mais il trouva des prétextes, ne hâta point ses préparatifs, resta dans son château en promettant de rejoindre l'armée dès qu'il le pourrait.
Pendant

Pendant que mon époux avec ses gens exposait ses jours en combattant contre l'ennemi aux frontières de la patrie, le perfide Hannon fit une irruption sur les terres de nos domaines. Personnes n'était là pour s'opposer à ses ravages. Il porta la désolation dans toute la contrée, prit et ravagea tous les châteaux l'un après l'autre. Il ne me restait d'autre moyen de salut qu'une prompte fuite avec mes deux enfans. Mon bon vieux Cunon ne m'abandonna point dans cette triste situation ; il devint mon ange gardien dans cette fuite périlleuse où j'étais exposée à tout moment à tomber entre les mains de mon cruel ennemi ou de ses satellites. C'est à lui que je dois le bonheur d'être venue dans cette vallée, où j'ai passé des jours si heureux au sein de la solitude : c'est à vos soins et à votre générosité, cher Oswald, que je suis redavable du reste. J'espérais y rester jusqu'au retour de mon époux, qui saura reprendre nos biens à leur détenteur inique. Vous savez que Cunon s'éloignait de temps en temps de cette vallée pour aller s'informer dans les villes de la situation des choses, et surtout du théâtre de la guerre : mais il est sans cesse revenu avec des nouvelles désolantes ; car Hannon continuait à usurper notre autorité et à fouler aux pieds nos droits, à disposer de nos biens, et à les aliéner l'un après l'autre ; la

guerre

guerre était toujours fort animée aux frontières, et la victoire penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Voici bien long-temps que Cunon ne va plus à la ville pour savoir des nouvelles, car il y a près d'un an qu'il est malade, et depuis cette époque je n'ai plus rien appris de ma patrie ni de mon époux bien aimé. Ah ! peut-être a-t-il depuis long-temps été moissonné par le fer de l'ennemi ! Peut-être Hannon, qui est si près de nous avec ses gens, a-t-il découvert ma retraite ! Et alors quel sera mon sort ? quel sera le sort de mes enfans ? La mort devrait briser les liens qui m'attachent à cette vie ; oui, je préférerais mille fois mourir que de devenir la proie de cet homme-là.

“ Oh ! s'écria-t-elle en poussant un profond soupir, mon cher Oswald, ne m'abandonnez pas ; parlez aux charbonniers afin qu'ils ne me trahissent pas, si toutefois les soldats de Schroffeneck revenaient ici.—Comment madame, dit le meunier avec vivacité, vous trahir ! Je vous réponds de tous les habitans de la vallée ; chacun d'entre eux est disposé à donner sa vie pour vous ; et, avant que le vil Schroffeneck touche à un cheveu de votre tête, il aura affaire à nous tous ; nous lui ferons voir qu'on ne nous insulte pas impunément. Ainsi, n'ayez aucune inquiétude, madame.”

Le meunier fit la commission auprès des charbonniers

charbonniers : ils protestèrent unanimement de leur dévouement à la noble dame. " Qu'il se présente, s'écrièrent-ils, ce brigand, nous le recevrons comme il faut ! Nos pelles vaudront bien les épées de ses soldats : nous l'éconduirons de la vallée avec tous les honneurs qui lui sont dus."

Depuis ce moment la bonne dame n'eut plus un instant de tranquillité : son existence était empoisonnée par une inquiétude continuelle. Elle osait à peine sortir de la maison, et ne permettait plus à ses enfans d'aller jouer sur le gazon vert. Ses jours se passaient dans les angoisses. Cependant tout redevenait tranquille dans les montagnes, et on n'entendait plus parler d'hommes armés : le meunier apprit même que Schroffeneck s'était éloigné et avait quitté le pays. Cette nouvelle redonna du courage à la dame, qui sortit de chez elle pour faire un jour une petite promenade. Des pluies continuelles étaient tombées pendant plusieurs semaines, lorsque tout-à-coup le soleil se montra et ranima tout. A une petite distance de sa maison, les habitans de la vallée avaient construit une chapelle, devant laquelle ils assemblaient quelquefois pour prier Dieu. Cette chapelle n'était pas bien élégante : quelques planches de sapin, peintes d'un manière fort simple, et un tableau représentant la fuite de
la

la sainte Famille en Egypte, en faisaient tout l'ornement. Ce tableau avait été acheté antrefois par Cunon et placé dans le petit édifice par Rosalinde, qui trouvait quelques consolations en se rappelant la fuite de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus. Derrière la chapelle s'élevait un groupe de rochers taillé comme un mur, quelques sapins croissaient sur le petit plateau à l'entrée du petit bâtiment : tout dans cet endroit respirait quelque chose de mélancolique et de religieux, et provoquait dans l'âme des sentimens indéfinissables. On s'y rendait avec un plaisir secret, et on ne le quittait qu'à regret. On y goûtait le charme de cette vraie piété, source de tant de consolations pour l'homme qui succombe sous le poids de l'adversité. Le chemin qui y conduisait préparait l'âme à recevoir de douces impressions ; il longeait une chaîne de rochers couverts d'arbustes, et très-pittoresque. C'était la promenade favorite de Rosalinde. En s'y rendant elle n'était pas sans inquiétude.

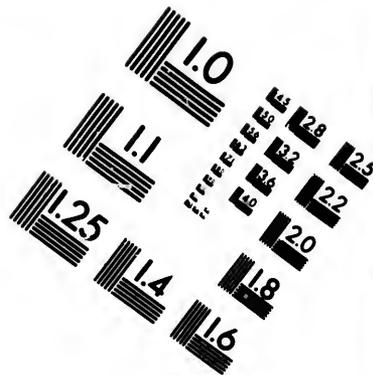
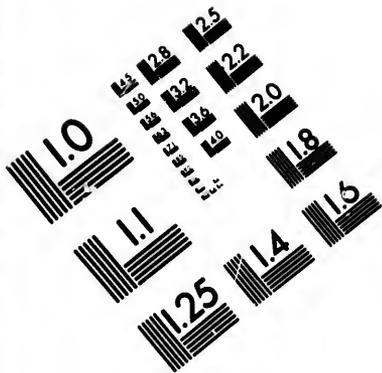
Arrivée dans ce lieu solitaire, elle s'agenouilla avec ses deux enfans sur un bloc de chêne qui servait de prie-dieu à l'entrée de la chapelle. Elle fut touchée jusqu'aux larmes, en portant ses regards sur ce tableau, et en comparant son sort avec celui de l'auguste mère de Jésus-Christ, réduite antrefois à errer sur
le

le sol étranger, et obligée de se cacher pour échapper aux poursuites de l'infâme Hérode, qui en voulait aux jours du Fils de Dieu. Elle pria quelque temps, et s'assit ensuite, livrée à de pénibles réflexions. Ses enfans étaient sortis, et s'amusaient à cueillir des mûres sauvages le long des buissons, s'extasiant à tout moment de voir que chaque mûre formait comme une petite grappe de raisin noir et brillant. Cette occupation enfantine les éloigna peu à peu de la chapelle.

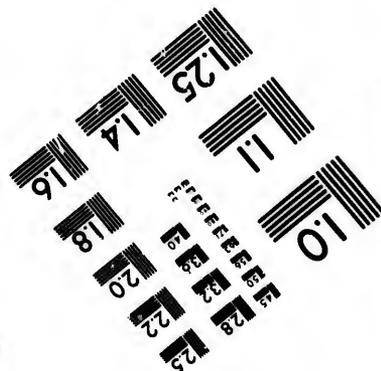
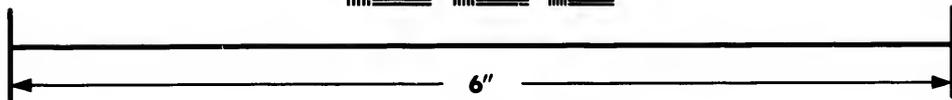
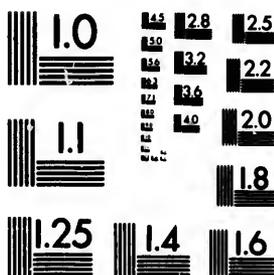
Là, assise à l'entrée de ce petit sanctuaire, Rosalinde éleva son âme vers le Dieu de toute miséricorde. Comme autrefois la pieuse Monique, témoin des désordres de son fils Augustin, fatiguait le ciel par ses gémissemens et ses prières, en le conjurant de lui rendre ce fils chéri, de même la tendre épouse d'Arno priait le Seigneur de lui rendre son époux. La douleur qu'elle ressentait dans ce moment, l'abattement joint au chagrin qu'elle éprouvait, provoqua le sommeil : Rosalinde s'endormit, et eut un songe délicieux.

Il lui semblait voir à ses pieds un chevalier revêtu d'armes brillantes qui lui remit, de la part de son époux, un anneau magnifique avec une lettre dans laquelle le chevalier lui exposait ses aventures à la guerre et les dangers qu'il avait courus. Il sollicitait ses bon-
tés





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01
02
03
04

tés pour celui qui lui présenterait cette missive, et lui annonçait que sous peu il serait dans ses bras. Pendant que l'imagination de Rosalinde se berçait de ces douces illusions, elle crut voir le ciel entr'ouvert, et un vénérable vieillard s'avancer vers elle et la saluer de la manière la plus amicale. Ce vieillard était vêtu d'une magnifique tunique de pourpre parsemée de fleurs d'or. Sa tête était ceinte de l'auréole des saints ; sa figure grave, majestueuse et douce à la fois, charmait tous ceux qui la voyaient ; ses yeux brillaient comme des rubis, et ses regards pleins de bonté, provoquaient dans l'âme des sentimens indicibles. D'une main il tenait une couronne, et de l'autre une palme qu'il présenta à Rosalinde en lui disant : "Honneur à la femme forte ! honneur à l'héroïne de la patience, qui a supporté avec tant de résignation les épreuves que l'arbitre suprême des destinées des mortels lui a envoyées ! maintenant ses ennemis sont confondus ; l'adversité ne l'enveloppera plus de son voile funèbre ; le génie des persécutions est enchaîné, la patience a triomphé. Honneur et gloire à la femme forte !"

Pendant que les anges répétaient sur des harpes d'or ce que le vieillard venait de dire, Rosalinde, tout éblouie du magnifique spectacle qui se développait devant elle, vit un jeune

héros

héros dont les rangs étaient ceints d'une couronne triomphale. Il était suivi d'une immense multitude de guerriers de tout âge, qui paraissaient prêts à exécuter ses moindres volontés et à prévenir même ses désirs. La comtesse le regarda attentivement et reconnut tout de suite son cher Arno. " O Arno, ô mon époux ! s'écria-t-elle. Ah ! venez dans mes bras ! venez contre mon cœur ! " Et Arno lui est rendu.

Que d'ivresse ! que de bonheur ! Rosalinde fit un mouvement, elle s'éveilla. Ce réveil lui causa une pénible sensation. Elle avait été si heureuse en dormant ! pourquoi le charme de cette illusion devait-il s'évanouir si vite ? pourquoi cette fumée de bonheur devait-elle disparaître comme un éclair, pour ne plus laisser dans son âme que de tristes souvenirs ? " Ainsi donc, se dit-elle, la vie de l'homme n'est qu'un rêve continuel de bonheur. Il se berce sans cesse d'espérances qui ne se réalisent jamais ; il se flatte de posséder le lendemain ce qui lui a échappé la veille, et ce lendemain, souvent ne lui est pas accordé. Sa vie s'échappe sur les ailes du temps, et il ne songe pas toujours à l'utiliser. Chaque moment est un trésor dont il n'apprécie tout le prix que quand il n'est plus en son pouvoir d'en disposer. Cependant son cœur soupire après le bonheur

heur, il forme des vœux ? il désire. Et qui pourra donc combler ces désirs et remplir l'immensité de ces vœux ? Ah ! c'est celui-là seul qui a créé ce cœur. Oui, c'est vous seul, ô mon Dieu, qui êtes capable de rassasier nos cœurs et d'y éteindre cette soif de félicité qui les consume."

Rosalinde se précipite à genoux, et là devant une image du divin Sauveur collée contre le mur, elle épanche son cœur elle pleure et elle se trouve soulagée. Que ces larmes versées par une mère éplorée sur un époux chéri durent être agréables aux yeux de celui qui a dit autrefois à ses disciples : Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira."

La bonne comtesse devint plus calme et plus confiante : l'avenir ne lui apparut plus sous des couleurs si sombres : on eût dit que l'ange du Seigneur avait soufflé sur elle, et lui avait communiqué cette paix, heureux apaisement du séjour des cieux.

Tel qu'un jour serein, qui succède à une nuit d'orage, rend le calme à toute la nature, et annonce aux mortels le retour de l'astre bienfaisant qui va répandre partout la fertilité et le bonheur, telle apparut Rosalinde après le songe qu'elle venait d'avoir, et le tendre épanchement qui avait couronné ce moment de félicité.

cité,

cité. Elle s'assit de nouveau sur les marches de la petite chapelle, et laissa son imagination errer librement sur les objets qu'elle lui retraçait. Tantôt c'était le fils de la veuve de Naïm, qui, rendu à la vie, combla de joie une mère infortunée et attesta la bonté et la puissance du Fils de Dieu ; tantôt c'était Daniel délivré miraculeusement de la fosse aux lions ; tantôt c'était saint Pierre qui vit brisser ses fers la veille même du jour où il devait paraître devant Hérode pour se voir condamner.

Tous ces traits et divers autres que sa mémoire lui rappelait produisirent une douce sérénité, un changement subit, un charme indéfinissable. Il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à désirer, et cependant son époux était toujours loin d'elle. Mais cette séparation ne lui paraissait plus si cruelle : sa situation n'offrait plus ce caractère désolant et désespérant à la fois.

Tandis que Rosalinde était ainsi plongée dans sa profonde méditation, un pèlerin arriva subitement par un sentier que cachaient les rochers, et s'approcha de la chapelle ; il était revêtu d'une soutane noire, recouverte d'une chape flottante, à la manière des pèlerins qui visitaient à cette époque les lieux saints. Son chapeau était garni de coquilles de mer de diverses couleurs ; il portait dans sa main un

bourdon ;

bourdon ; un chapelet suspendu à un cordon de soie noire annonçait une origine illutre. Son extérieur lui donnait un air de vieillesse, et cependant sa démarche annonçait un homme entre les deux âges. Une longue chevelure blanche flottait sur ses épaules ; une barbe vénérable couvrait son menton ; mais la fraîcheur de son teint et un front que le temps n'avait pas encore empreint de rides contrastaient singulièrement avec la couleur des cheveux. Rosalinde fut saisie de frayeur, en voyant l'étranger si près d'elle. L'homme la salua avec respect, et entama la conversation avec elle. La dame fut très-réservée, ne sachant s'il fallait s'ouvrir à lui ou non.

Le pèlerin, qui remarqua son inquiétude, la rassura, et lui dit : « Noble dame, ne craignez pas de vous fier à moi ; vous ne m'êtes pas si inconnue que vous vous l'imaginez ; car je sais très-bien qui vous êtes, et je vous ai souvent vue autrefois. Vous êtes Rosalinde de Bourgogne. Je n'ignore pas non plus le sort affreux qui vous a forcée à vous réfugier dans cette étroite vallée, au milieu de ces rochers sauvages, avec vos enfans et votre vieux domestique. Je connais de même parfaitement bien votre époux, duquel vous êtes séparée depuis trois ans. Depuis que vous êtes ici renfermée dans cette solitude, il s'est passé de
grands

grands événemens dans le monde: Si vous tenez à avoir des nouvelles du brave Arno de Liudembourg, et si son souvenir n'est pas effacé de votre cœur, je suis à même de vous en donner de très-heureuses. Enfin la paix est faite, l'armée chrétienne a remporté d'éclatantes victoires sur ses ennemis. Votre époux est rentré dans ses domaines, et a repris ses châteaux sur le perfide Hannon, qui s'est sauvé dans ces montagnes ; mais poursuivi avec acharnement, il a gagné des contrées plus éloignées. Votre époux fait les vœux les plus ardens de vous revoir bientôt et de vous serrer dans ses bras.

—Grand Dieu ! quelles heureuses nouvelles ! s'écria la dame : grâces vous en soient rendues, ô Seigneur ! Eh quoi ! je n'aurais donc pas rêvé ! mon imagination ne m'aurait donc pas séduite !” Elle tomba à genoux, ses yeux nagèrent dans les larmes. “ Oui, dit-elle tout attendrie par l'impression de ce qu'elle venait d'apprendre, oui, Dieu d'amour, vous avez daigné exaucer mes prières ; mes soupirs ont été entendus, mes larmes n'ont pas coulé en vain ! O Arno ! O Arno ! que ne puis-je te voir bientôt, et te présenter tes enfans qui étaient encore si petits quand tu partis pour la guerre ! tu entendrais pour la première fois le doux nom de père prononcé par des cœurs innocens.

“ Vous

“ Vous pouviez douter de mon amour constant pour Arno ? vous pouviez craindre que j'eusse perdu le souvenir de cet époux bien aimé ? je vous pardonne ces pensées, mais mon cœur les repousse, dit-elle au pèlerin. O mes enfans, dit-elle d'une voix forte en appelant les deux petits qui se tenaient à quelque distance de là, et examinaient avec curiosité le pèlerin et son étrange costume, venez sur-le-champ.” Les enfans se présentèrent aussitôt avec empressement et entourèrent leur mère.

“ Toi, Edmond, tu es le plus âgé, dit-elle en l'embrassant, ne sois pas si timide. Récite lentement et distinctement devant ce pèlerin la petite prière que nous disons tous les matins pour votre pauvre père qui est absent.” Le petit garçon se recueillit, joignit ses mains, et prononça d'une voix émue, les yeux fixés vers le ciel, la prière suivante : “ O notre Père qui êtes au ciel, jetez un regard de pitié sur deux orphelins ! Notre père est à la guerre. Veillez sur lui, et ne permettez pas qu'il succombe dans la mêlée ! Nous prenons la résolution de devenir tous les jours plus sages et plus pieux, afin que ce bon père ait du plaisir quand il nous verra. Daignez exaucer notre prière.

“ Et toi, ma petite Blandé, dit Rosalinde à la jeune enfant aux cheveux blonds, viens réciter également la prière que nous adressons

au bon Dieu avant de nous coucher." Blandé obéit, joignit également les mains, leva au ciel ses yeux bleus ; sa voix argentine, son attitude timide, son recueillement, son teint qui le disputait à l'éclat de la rose, firent une telle impression sur le pèlerin, qu'il dévorait de l'œil ce petit ange. " O notre Père qui êtes au ciel ! nous venons implorer, avant de prendre le repos, votre miséricorde pour notre père absent. Qu'il puisse goûter les douceurs d'un sommeil paisible ! versez sur lui d'abondantes bénédictions ? que vos anges le protègent et le garantissent contre toute surprise de la part des ennemis. Accordez aussi à notre bonne mère une nuit calme, afin qu'elle puisse oublier ses chagrins. Ou, si vous ne voulez pas qu'elle jouisse des délices du sommeil, accordez au moins à notre père de passer une nuit tranquille. Ah ! puisse cette nuit être la dernière de la longue et cruelle séparation qui nous a coûté tant de larmes ! puisse bientôt naître l'aurore du beau jour où nous le posséderons !"

" Ainsi soit-il ! ainsi soit-il !" dit la mère attendrie, en élevant vers le ciel ses mains tremblantes et les yeux baignés de larmes.

C'en était assez. Le pèlerin se mit tout-à-coup à pleurer ; avec la rapidité de l'éclair, il arracha barbe et chevelure, jeta son manteau et sa soutane, et apparut transformé comme par enchantement

enchantement en chevalier, brillant d'or et de pourpre, de jeunesse et de beauté. " O Rosalinde ! ô mon épouse chérie ! ô Edmond et Blande, mes tendres enfans !" s'écria-t-il en se précipitant dans leurs bras.

Rosalinde était comme frappée de la foudre à la vue d'un dénouement si prompt et si inattendu. La joie et le bonheur de retrouver son Arno avaient glacé tous ses sens. Les enfans, qui, en voyant couler les larmes du pèlerin, s'étaient réfugiés vers leur mère, comme pour lui demander d'assister l'étranger, le regardèrent avec surprise, ne pouvant concevoir comment il savait leurs noms. Ils étaient stupéfaits de ce changement subit, et crurent que c'était un miracle ; car comme leur mère leur avait raconté quelquefois des histoires tirées de la légende, ils s'imaginaient que le vieillard s'était changé tout-à-coup en un ange du ciel, tant la beauté de leur père les frappa ; et en effet, Arno était le chevalier le mieux fait de toute l'armée chrétienne. Qui pourrait dépeindre leur joie, lorsque leur mère leur apprit que le beau chevalier était leur père chéri dont elle les avait entretenus si souvent ? cette heureuse famille se crut transportée dans le ciel ; plusieurs heures s'écoulèrent dans les plus doux entretiens.

Rosalinde apprit que son époux était arrivé
dans

dans cette contrée avec une nombreuse cavalerie pour l'emmener tout de suite avec lui ; mais qu'ayant reconnu la difficulté des chemins à travers les rochers, il avait fait faire halte à sa suite à l'entrée de la vallée, et que, déguisé en pèlerin, à la manière des grands de l'époque, Arno avait pris les devans seul et à pied, afin de jouir plutôt de la présence de son épouse, de s'informer de sa santé et de celle de ses enfans, enfin pour la préparer à ce dénoûment qui aurait pu lui causer trop de surprise. Il avait réussi au-delà de son attente dans son projet. Rosalinde voulut savoir comment il avait découvert sitôt le lieu de sa retraite.

“ Je vais vous satisfaire à l'instant, ma chère épouse, lui dit-il : c'est à votre bienfaisance envers les pauvres qu'est dû le bonheur de notre réunion ; c'est surtout à votre générosité envers les enfans de la vallée. Dieu a béni cette action charitable en rendant à vos enfans le père qu'ils ne connaissaient pas. Sans ces dispositions généreuses, nous ne nous serions pas encore vus, peut-être n'aurions-nous jamais eu cette consolation ; car vous étiez entourée de nombreux ennemis entre les mains desquels vous pouviez tomber facilement. Le traître Hannon avait investi toute la contrée où vous étiez cachée, et il n'a pris la fuite qu'à
 mou

mon arrivée. Regardez cet œuf ;' et il lui montra l'œuf avec la devise :

Dans le besoin mets en Dieu ta confiance ;
Il te donnera secours et assistance.

“ Cet œuf est devenu l'instrument dont Dieu s'est servi pour nous réunir. Depuis que j'étais parvenu à ressaisir nos domaines sur l'injuste détenteur, j'avais expédié dans toutes les directions plusieurs des gens attachés à mon service pour découvrir le lieu de votre retraite ; mais ce fut toujours en vain. Enfin, un jour Eckbert, l'un de mes écuyers, revint, après une longue absence, m'exposer le fruit de ses recherches. Ce brave homme était tombé dans un affreux précipice où il aurait infailliblement péri de faim, lorsque un jeune étranger passa par ce désert, et lui sauva la vie avec une couple d'œufs, en lui laissant celui-ci avec la belle devise, pour se rappeler sans cesse son heureuse délivrance. Eckbert me montra l'œuf. Dieu du ciel ! quel fut mon étonnement ! je reconnus aussitôt votre écriture. A l'instant nous montâmes à cheval pour nous rendre en toute hâte auprès du jeune étranger qui travaillait dans une carrière de marbre. Je questionnai ce dernier, et tout ce qu'il me dit s'accorda parfaitement avec ce que je viens de voir moi-même. C'est lui qui
m'a

m'a guidé dans cette vallée où j'eus le bonheur de vous trouver. Si vous n'aviez pas eu l'heureuse idée de donner aux enfans des œufs rouges le jour de Pâques, si vous n'aviez pas cherché à former le cœur de ces enfans en inscrivant sur chaque œuf une maxime si consolante, et si vous n'aviez pas été tous trois si généreux envers un jeune étranger, nous n'aurions pas encore eu la consolation de nous réunir. Chaque bienfait, quelque mince qu'il soit, dès qu'il est dû à un cœur pur qui ne spécule point sur ce qu'il donne, nous attire sans cesse la bénédiction du Très-Haut. C'est une semence précieuse qui porte des fruits au centuple. Par une disposition particulière de Dieu, elle nous procure souvent de grandes grâces ici-bas. Souvenez-vous-en, mes chers enfans, toute votre vie. Soyez charitables envers les pauvres, cherchez à soulager la misère des autres en imitant en cela votre mère. Volez au secours de votre prochain et vous trouverez de même secours et assistance dans le besoin. Alors vous espérerez dans les miséricordes du Seigneur, et vous verrez s'accomplir souvent la belle maxime inscrite sur cet œuf :

Dans le besoin mets en Dieu ta confiance,
Il te donnera secours et assistance.

Jamais

Jamais le Seigneur ne vous abandonnera : l'histoire de notre heureuse réunion en est une preuve frappante et mémorable. Je ferai enchasser dans l'ore et les perles cet œuf qui a opéré un si grand bien, pour le suspendre ensuite au-dessus de l'autel de notre chapelle, afin de conserver le souvenir des voies admirables dont Dieu s'est servi pour tout conduire à une si heureuse fin.

Pendant cet entretien, la nuit était descendue sur la vallée, les étoiles brillaient avec éclat à la voûte azurée du firmament. On eût dit que la nature elle-même voulait contribuer à rendre cette fête plus imposante. Arno accompagna son épouse dans sa demeure ; les deux enfans les précédèrent. Mais un nouveau plaisir les attendait. L'écuyer et Fridolin son libérateur s'y étaient rendus, et avaient annoncé au vieux Comte l'arrivée de son maître. Ce bon serviteur se possédait plus de joie, et recouvra la santé en apprenant cet événement inattendu. Le jeune Fridolin alla au-devant du comte et de son épouse, salua avec empressement Rosalinde et les enfans, comme les ayant déjà vus auparavant. Eickbert se présenta ensuite, et en approchant de ses lèvres la main de la vertueuse comtesse, il lui dit : " Permettez-moi illustre dame, de baiser avec un religieux respect cette main à laquelle, après Dieu, je
dois

dois le bonheur de voir encore le jour ; car s'est aux œufs que vous donnâtes à Fridolin que je suis redevable de la vie. Le Seigneur béni une bonne action. Quel heureux jour que celui qui a opéré cette heureuse réunion ! ”

Eckbert allait continuer, lorsqu'un vieil officier des troupes d'Arno vint demander à ce dernier les ordres pour les gens de sa suite ignorant encore que le comte avait retrouvé son épouse. En apprenant cette heureuse nouvelle, ce brave guerrier tira son épée en signe de joie, et en la brandissant au-dessus de la tête de la noble dame, il s'écria avec l'enthousiasme de la plus profonde conviction :

“ Ah ! madame, que ne fut-il en notre pouvoir de venir plutôt briser les liens qui vous retenaient captive dans cette vallée ! Je vous le jure, cette épée eût été teinte du sang de vos lâches ennemis. Le vil Schroffneck, qui eut la barbarie de sévir contre une femme faible et innocente, eût depuis long-temps expié son infâme conduite à votre égard. Mais enfin vous voilà libre, et tout nous porte à croire que cette liberté ne vous sera plus ravie. Nos bras sont à vous : tous vos vassaux brûlent du noble désir de vous donner des preuves de leur attachement et de leur zèle à vos intérêts. ”

Rosalinde fut extrêmement touchée à la vue de cette générosité ; elle serra avec affection la main

main de l'officier, et lui répondit : Sans doute il est dur et pénible de souffrir les injustices des gens qui, sans raison, se sont fait nos ennemis ; mais ce qui console dans un moment, d'affliction, c'est la certitude de subir ces épreuves sans les avoir provoqués. Ah ! qu'on est heureux quand on est persécuté pour la justice ! L'idée de porter sa croix en marchant sur les traces de Jésus-Christ adoucit l'amertume des peines qu'on éprouve, et l'on trouve je ne sais quel délice secret dans les contradictions les plus grandes. Si l'on me proposait dans ce moment de jouer le rôle de Schroffeneck ou de passer encore quelques années dans cette vallée, je préférerais mille fois recommencer cette même carrière pénible que je viens de parcourir, sûre d'y trouver plus de consolations que dans l'infâme métier qu'il a fait."

Le comte confirma par quelques paroles ce que venait de dire son épouse, et ordonna à l'officier d'aller rejoindre les troupes et de les conduire dans la vallée. Celui-ci obéit à l'instant et partit. Alors Arno examina en détail cette demeure rustique qui avait servi de retraite à Rosalinde. Il admira l'heureuse distribution de cette petite maison, le petit jardin les poules, les lapins, caressa le chevreuil, et fut fort surpris d'entendre la pie d'Edmond articuler avec facilité plusieurs mots qu'on lui avait appris.

Dans

Dans une chambre isolée et tranquille était couché dans un bon lit le fidèle Cunon. Dès qu'il eut appris par Eckbert l'arrivée d'Arno, il voulut se lever pour aller rendre ses devoirs à son ancien maître, mais sa faiblesse ne le lui permit pas : il se désolait d'être retenu dans son lit, tandis que tout le monde s'empressait autour de lui. Lorsque le comte entra dans son appartement, il lui tendit la main et lui demanda comment il se portait. Cunon, si heureux de ce prompt dénoûment, ne répondit que par des larmes à toutes les questions que son maître lui adressait.

Le comte l'embrassa avec beaucoup d'affection, ce qui mit le comble à sa félicité. Le meunier, qui avait appris ce qui venait d'arriver à Rosalinde, s'empressa d'aller offrir ses hommages à la noble famille. Revêtu de son bel habit bleu des dimanches, il accourut : Arno lui serra avec émotion la main, et le remercia en attendant qu'il pût le récompenser de tout ce qu'il avait fait pour son épouse. Ils passèrent tous la soirée ensemble, soupèrent contents et heureux.

Bientôt toute la vallée fut dans la joie. Tout fut en mouvement en apprenant qu'un grand seigneur venait d'arriver, et que c'était l'époux de la bonne dame. Grands et petits se mirent sur pied pour le voir, et en un instant la maison fut entourée d'une foule de curieux.

Le comte, pour satisfaire au plaisir qu'on témoignait de contempler ses traits, sortit avec Rosalinde et les enfans, salua avec une tendre effusion de cœur ces braves gens, et les remercia de toutes les bontés qu'ils avaient témoignées à sa femme et à ses enfans. " Ce n'est pas nous qui lui avons fait du bien, dirent-ils naïvement et les larmes aux yeux, c'est elle au contraire qui est notre bienfaitrice ; car nous lui devons beaucoup, et nous n'oublierons jamais sa présence dans ces contrées." Le comte causa long-temps avec ces bonnes gens, et parla à chacun en particulier, et tous furent ravis de sa bonté et de son affabilité. Pendant que cette scène se passait sur la montagne, le bruit des trompettes annonça que les gens de la suite d'Arno, aidés du secours de quelques charbonniers, étaient parvenus à se frayer une route dans la vallée. Quelques instans après, on vit en effet une foule de nobles chevaliers montés sur de superbes coursiers tout brillans d'or et d'acier, s'avancer en bon ordre et la lance haute entre deux chaînes de montagnes. C'était un spectacle ravissant que celui de ces vaillans guerriers couverts d'armes sur lesquelles la lune venait réfléchir sa clarté, et auxquels la sombre verdure des sapins semblait donner encore plus d'éclat. A la vue de l'épouse d'Arno, l'air retentit de cris d'allégresse : les charbonniers y joignirent

leurs voix, les enfans battirent des mains, l'écho de la forêt répétait ces élans d'une joie si pure, l'ivresse était à son comble. Ah ! que Rosalinde devait être heureuse à l'aspect de ces démonstrations unanimes ! que son cœur devait battre avec force en songeant aux maux qu'elle avait soufferts et en comparant l'enthousiasme de ce moment !

Arno passa plusieurs jours dans cette vallée champêtre. La veille du jour où il se proposait de la quitter avec son épouse et ses enfans, avec Cunon et les gens de sa suite, il invita à un grand souper tous les habitans de la vallée. Le meunier et les charbonniers furent placés à table entre les chevaliers et les écuyers. La table était bien chargée de mets, et ces costumes si variés produisirent un singulier effet. A la fin du repas, le comte offrit des présens à tous ses convives, et particulièrement au meunier. Marthe fut attachée au service de Rosalinde. La mère et la famille du bon Fridolin ne furent pas oubliées. Le noble Arno mit le comble à ses largesses en annonçant aux enfans des charbonniers qu'il allait faire une petite fondation pour perpétuer le souvenir du séjour de son épouse au milieu de ces bonnes gens. Chaque année, aux fêtes de Pâques on devait leur distribuer des œufs de diverses couleurs avec des divises. " Et, dit la comtesse, j'introduirai le même usage dans toutes

les terres de notre domaine en mémoire de ma délivrance." Ces œufs prirent dès-lors le nom d'*œufs de Pâques*, et petit à petit on adopta cela dans tout le pays.

Les habitans des autres contrées qui imitèrent par suite cet usage, disaient : " L'heureuse délivrance de la comtesse, ainsi que celle de l'écuyer, ne nous intéressent, il est vrai, que d'une manière indirecte, et ne sont point un motif pour en célébrer tous les ans la mémoire par une fête ; mais les œufs rouges rappelleront à nos enfans le souvenir d'une délivrance bien plus auguste qui s'est accomplie dans le temps, et dont les heureux effets se sont sentir sur nous d'une manière plus frappante. Le jour de Pâques est le jour où notre divin Sauveur nous a délivrés du péché, de la mort et de l'enfer, en ressuscitant trois jours après avoir été mis à mort par les Juifs. Cette fête est donc la fête de notre véritable délivrance, et nous entrons parfaitement dans les vues de Jésus-Christ, en cherchant à faire plaisir aux enfans par le don d'un objet qui leur retrace cette grande solennité. La charité, qui aime à se dilater envers les grands comme envers les petits, est la base de sa sainte religion, le sommaire de la loi, et le véritable caractère auquel il reconnaît ses adorateurs. L'usage de donner les œufs de Pâques aux enfans peut aussi servir de leçon aux parens et à tous les

chrétiens, en leur retraçant l'immensité de l'amour de Dieu pour les hommes : il est un gage de ses bontés et de ses miséricordes : c'est la vérité elle-même qui l'a dit : " Où se trouve-t-il parmi vous un père qui donne un scorpion à son fils lui demandant un œuf ? " Si donc vous, qui êtes si enclins au mal, vous savez faire des dons utiles à vos enfans, à bien plus forte raison votre Père qui est au ciel donnerait-il, à ceux qui l'en supplient, le plus précieux de tous les biens, son esprit et un cœur droit, qui provoque en eux la volonté de faire le bien et de parvenir par l'accomplissement de sa loi au bonheur éternel, objet des vœux de tout cœur chrétien."

CHAPITRE IX.

NOUVEAUX BIENFAITS.



Le jour du départ fut un véritable jour de deuil pour cette vallée où Rosalinde laissa des souvenirs si précieux. Tous les habitans, pareils comme aux jours de fête, se réunirent sur la petite éminence pour offrir leurs hommages au noble comte et à son épouse. Les enfans surtout se pressèrent autour d'Edmond et de

Blande pour leur souhaiter un bon voyage et les prier de revenir quelquefois les voir dans cette solitude ; ce que ces derniers promirent de bon cœur. Au moment où Rosalinde allait monter dans la lourde voiture qu'on avait amenée pour elle, une des charbonnières les plus aisées de la vallée se fraya un passage à travers la foule, lui présenta un bouquet de romarin, et lui dit d'une voix fortement émue :

“ Permettez-moi, noble dame, d'élever pour la dernière fois une voix reconnaissante pour vous témoigner notre gratitude de tout ce que vous avez fait pour nous pendant votre séjour dans cette contrée. Pour tout dire en peu de mots, nous vous devons beaucoup plus que nous ne pourrions exprimer : vous avez appris à lire à nos enfans, vous leur avez inspiré l'amour de Dieu et du bien, vous avez enseigné à nos filles mille choses avantageuses pour un ménage, vous nous avez donné des animaux dont nous apprécions tous les jours davantage l'utilité ; mais ce qui l'emporte infiniment sur tout cela ; c'est que vous nous avez donné de beaux exemples, vous avez formé nos cœurs à la vertu par votre piété, par votre modestie, par votre générosité et surtout par votre résignation. Oui, noble dame, nous avons souvent admiré en silence l'assemblage heureux des précieuses qualités qui ornent votre personne, et pendant que tout

autour de vous faisait l'éloge de vos vertus, vous seule paraissiez ignorer votre véritable grandeur. Mais maintenant que vous allez nous quitter, nous ne pouvons taire plus longtemps ce qui a fait si souvent l'objet de notre confusion. Ah ! noble dame ! puissiez-vous jouir en paix de toute la félicité que vous méritez, et que vous avez acquise par votre conduite irréprochable au milieu de nous !”

Rosalinde, émue par ce témoignage de vénération et par ce profond attachement, aurait voulu répondre à la bonne charbonnière ; mais cela lui fut impossible : elle présenta sa main, que la femme couvrit de baisers : à l'instant toutes les autres en firent de même. Des larmes coulèrent de tous les yeux, et ce fut un spectacle vraiment touchant que ce départ de la bonne comtesse : on eût dit que chaque famille perdait en elle son soutien et sa consolation.

Arno, qui n'avait connu qu'une faible partie du bien que son épouse avait opéré dans cette vallée, fut extrêmement surpris en entendant de la bouche de la charbonnière l'énumération de tout ce que ces braves gens devaient à Rosalinde. Il forma aussitôt dans son cœur le projet louable de donner suite à ces heureux commencemens. Le cortège se mit donc en marche, suivi des bénédictions d'une multitude avide de contempler pour la dernière fois

les traits chéris de la femme supérieure dont la présence avait été une source de grâces pour la contrée. La marche ressemblait à un triomphe : partout où Rosalinde passait, elle trouvait des cœurs pénétrés d'amour et d'admiration pour ses vertus, pour son héroïsme et sa noble résignation.

Lorsque le cortège fut arrivé sur les terres du domaine d'Arno, un nouveau plaisir avait été ménagé à cet heureux couple. Le baillys de la contrée avaient fait élever un superbe arc de triomphe sur lequel brillaient les armes d'Arno et de Rosalinde. Autour de cet arc étaient rangés les vassaux du comte, tenant en main des branches de chêne et faisant retentir les airs d'acclamations pour féliciter cette famille chérie sur son heureux retour au milieu d'eux. Les enfans, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, ne purent revenir de leur étonnement, à l'aspect de ces signes unanimes d'amour et de dévouement : ils avaient cru que les charbonniers étaient les hommes les plus attachés à leur mère, et voici que des milliers de cœurs reconnaissans se pressaient autour de leurs parens. Rosalinde profita de cet enthousiasme général pour pénétrer ses enfans du désir de se faire aimer un jour de ceux que la Providence avait confiés à leurs soins pour les diriger dans la voie de la justice.

Arrivée enfin dans le vieux manoir de sa fa-

mille, la comtesse versa des larmes bien douces de se retrouver chez elle après une si longue absence. Malgré le zèle d'Arno à faire disparaître les traces de destruction, on ne put s'empêcher d'éprouver des sensations pénibles à la vue de l'état pitoyable dans lequel se trouvait ce domaine autrefois si florissant. Vous eussiez dit qu'une armée ennemie y avait campé et y avait livré plusieurs batailles sanglantes, tant était générale la dégradation. Des milliers d'arbres avaient été coupés par les farouches partisans de Schroffeneck ; le jardin était dévasté et ressemblait à un cimetière où croissaient pêle-mêle toutes sortes de plantes inutiles et parasites. Le château n'offrait pas moins l'image de la désolation : obligés de l'abandonner par suite des nouvelles de la guerre et du retour de son possesseur légitime, les soldats de Schroffeneck emportèrent une foule d'objets précieux, ou détruisirent ce qu'ils ne purent emporter ; de ce nombre était une collection de tableaux dus aux pinceaux des plus habiles maîtres de l'époque, et représentant, outre les principaux traits de la vie de Jésus-Christ, plusieurs portraits des ancêtres de Rosalinde.

La pieuse comtesse ne peut que gémir en comparant l'état actuel de ce domaine à ce qu'il était quand elle fut obligée de le quitter au moment de sa fuite. Elle déplora l'aveuglement, l'injustice et l'ambition des hommes, et pria Dieu de la préserver, elle ainsi que

son époux, de jamais descendre à des sentimens si bas. Plusieurs jours furent employés à recevoir les félicitations d'un peuple si heureux de revoir son ancien maître. Arno présenta à Rosalinde plusieurs des guerriers qui avaient combattu à côté de lui, et dont il éleva jusqu'au ciel la bravoure. Mais il ne terit point en parlant d'un jeune homme qui avait à peine dix-neuf ans, et qui lui sauva la vie dans une occasion où Arno aurait infailliblement péri sans la présence d'esprit et la rare intrépidité de ce jeune héros. Le comte lui avait offert de l'attacher à sa personne et de lui faire un sort heureux ; mais ce jeune homme avait un père septuagénaire qu'il ne pouvait abandonner, et c'est ce qui le porta à refuser l'offre de son bienfaiteur reconnaissant. " Je trouverai un moyen d'arranger tout cela, s'écria Rosalinde, c'est de les faire venir tous deux et de les placer auprès de nous. " Le comte applaudit à cette proposition, et fit venir le père, qui passa ainsi une vieillesse heureuse auprès d'Arno.

Quelques semaines après l'arrivée de Rosalinde au château, son époux entreprit un petit voyage, et parcourut ses vastes domaines pour s'informer de l'état véritable des choses. Partout il recueillit de nouveaux témoignages d'amour ; mais partout aussi ses regards furent consternés du spectacle de la misère, suite né-

cessaire des désastres passés. Par des mesures sages et une économie bien entendue, il parvint à rappeler l'aisance et le bonheur : il exempta de plusieurs redevances ses vassaux, fournit des sommes d'argent à ceux qui ne pouvaient faire face aux dépenses que nécessitaient leurs familles, ainsi que les améliorations dans leurs terres, et rétablit de cette manière les choses sur le pied où elles étaient avant l'invasion de Schoffeneck.

Deux années se passèrent ainsi, et partout des améliorations sensibles attestèrent d'une part la sage et prévoyante administration du comte, et de l'autre l'intelligence et l'activité des sujets. Lorsque les malheurs furent ainsi en grande partie réparés, Arno revint à son projet de faire du bien aux charbonniers qu'il n'avait point oubliés depuis le départ de son épouse. Il communiqua à la comtesse le plan qu'il avait formé et que voici.

La vallée occupée par ces braves gens était, ainsi qu'il a déjà été dit, trop éloignée du village de la paroisse duquel elle dépendait pour que les charbonniers pussent facilement et régulièrement suivre l'office divin. Jusqu'alors la corruption des mœurs n'avait point pénétré dans cette retraite ; mais cela était plutôt dû au peu de relations que les habitans entretenaient avec le voisinage, qu'à des efforts pour pratiquer la vertu. Tout le monde sait que

l'ignorance est la mère du vice, et que tôt ou tard les bonnes mœurs sont en danger, si la religion ne vient de temps en temps ranimer dans nos âmes le feu sacré de l'amour de Dieu, et ne nous rappelle à nos devoirs. D'ailleurs, depuis le séjour de la comtesse, les charbonniers faisaient un peu plus de commerce qu'auparavant, ce qui les exposait à rapporter les mauvaises impressions et à les communiquer aux autres. Il était nécessaire de contrebalancer l'effet de ces impressions, ce que la religion pouvait seule avec succès.

Arno fit donc part à son épouse qu'il avait résolu de fonder une église dans la vallée, et de la faire ériger en paroisse par l'évêque du diocèse ; ensuite d'y ajouter une école avec une rente pour le curé chargé de desservir la petite commune et de tenir l'école. Rosalinde approuva ce projet, et ajouta : " La petite chapelle paraît parfaitement convenir à l'emplacement de la nouvelle église ; car comme elle est située sur une éminence, elle n'est point sujette à être inondée en cas de grande pluie par le gonflement du ruisseau. La petite maison que j'ai habitée pendant trois ans pourra servir de logement au curé : le meunier, qui est un homme fort religieux, la cèdera sans doute moyennant la somme que vous lui offrirez afin de l'indemniser ; quant au linge et aux ornemens d'église, je me charge de les

confectionner avec mes femmes d'ici au moment où le petit temple sera achevé."

Quelques jours après cette décision d'Arno et de Rosalinde, le comte accompagné de l'intendant de ses domaines et de plusieurs personnes propres à diriger les travaux, se rendit dans la vallée, et alla droit chez le meunier. Il lui exposa le motif qui le ramenait dans la contrée. Combien fut grande la joie de ce brave homme en apprenant l'insigne bienfait dont Arno cherchait à gratifier cette pauvre vallée ! " Je vois dans ce projet, dit le meunier, le commencement d'un changement total qui va s'opérer parmi nous, et dont les conséquences sont inappréciables. La présence d'un prêtre au milieu de nous est déjà une excellente chose, et de l'assistance fréquente aux offices divins, il naîtra plus de régularité dans la vie, plus d'ordre dans les familles, et par suite une amélioration sensible dans le bien-être de nos charbonniers. Une école publique dirigée par un maître habile, produira les plus heureux résultats, et rendra une nouvelle vie à cette contrée. Ce ne sera que dans quelques années d'ici que nous recueillerons les fruits de ces institutions vraiment utiles et salutaires, et nos neveux béniront un jour la mémoire du vertueux comte auquel ils en seront redevables."

Ensuite le meunier demanda à Arno la per-

mission d'appeler quelques-uns des charbonniers les plus aisés et les plus influens, pour leur annoncer ce dont il s'agissait. Ces braves gens furent de même au comble de leurs vœux en apprenant ces nouvelles : ils s'offrirent sur-le-champ à aider de tous leurs moyens l'entreprise projetée. Le comte, satisfait de l'empressement des charbonniers, leur proposa tout de suite une chose fort essentielle. Comme le chemin qui conduisait à la vallée était non-seulement fort étroit et ne permettait presque pas aux voitures de passer, mais encore était entrecoupé en plusieurs endroits de rochers saillans qui en rendaient le passage dangereux, Arno fut d'avis de mettre en bon ordre ce chemin, afin de faciliter le transport des matériaux pour la construction de l'église. Il annonça que si les habitans de la vallée voulaient fournir tous les jours quelques hommes, il enverrait lui-même douze individus capables de conduire les travaux ; ce qui fut accepté : de sorte que le chemin fut parfaitement bien arrangé, ce qui était déjà un avantage précieux pour la vallée.

Après cette première opération, on vit arriver toutes les semaines des voitures chargées de matériaux, et lorsque le printemps permit aux ouvriers de mettre la main à l'œuvre, on creusa les fondemens d'une jolie église qui fut achevée au mois d'octobre suivant, sans les

décorations intérieures, qu'on y plaça pendant l'hiver.

Rosalinde et son époux s'étaient plusieurs fois rendus sur les lieux avec leurs enfans pour inspecter les travaux. La comtesse préparait dans son château les ornemens pour la sacristie, les nappes d'autel, les surplis, l'habillement des chantres et des enfans de chœur. La petite Blande découpait des fleurs artificielles que sa mère arrangeait ensuite pour les autels. Tout réussit au gré des nobles fondateurs : le temple s'élevait majestueusement au milieu de la vallée sur une petite éminence : le chœur regardait l'orient et recevait les rayons du soleil levant. On y montait par douze marches taillées dans le roc. Sur le plateau furent plantés autour de l'église des tilleuls et des ormes, comme pour répandre leur ombre sur le bâtiment.

Tout fut prêt pour le jour de Pâques et l'abbé du monastère reçut de l'Evêque du diocèse la permission de bénir la nouvelle église. Il arriva la veille dans la vallée, et logea, ainsi que plusieurs de ses religieux, dans la maison occupée autrefois par la comtesse, et qu'Arno avait achetée du meunier pour en faire le presbytère. Pour célébrer son arrivée et annoncer à toute la contrée la grande solennité qui devait être doublement chère aux habitans, ceux-ci allumèrent sur toutes les hauteurs voi-

sines des feux de joie, et firent retentir les airs de joyeux cantiques.

L'église avait été ornée de guirlandes, de branches de sapin, la seule verdure qu'il y eût alors.

Le comte, sa famille et une foule de seigneurs arrivèrent sur les neuf heures du matin pour assister à l'office divin, que le vénérable abbé du couvent de Saint-Sauveur célébra avec une pompe qui frappa tout le monde. Après la lecture de l'Évangile, il monta dans la nouvelle chair, et adressa aux fidèles un discours pathétique pour faire ressortir les avantages qui résulteraient pour eux de la construction de ce temple.

Son discours fit couler les larmes de tous les yeux, surtout lorsqu'il appela les bénédictions du ciel sur la noble famille qui faisait un si bel usage de ses richesses en les consacrant à la gloire du Seigneur et au soulagement des hommes.

A l'issue de l'office divin, le comte et Rosalinde montèrent au presbytère, où avait été préparé un petit repas pour eux et leur suite. La gaîté la plus franche régna pendant tout le temps qu'on passa à table ; les vêpres furent chantées à l'heure ordinaire, et pour couronner dignement la fête Arno et Rosalinde distribuèrent aux enfans de la vallée des œufs de Pâques, ainsi qu'ils le leur avaient promis le

jour où le comte avait retrouvé sa chère épouse. Cette heureuse journée, dont rien ne troubla la joie, laissa de profonds souvenirs dans l'esprit de tous les habitans de la vallée. Lorsque le comte et sa suite repartirent sur le soir, de nouveaux feux de joie furent allumés sur les hauteurs, et les charbonniers accompagnèrent leurs augustes bienfaiteurs jusque sur les frontières de leurs domaines.

L'église était donc construite, le presbytère acquis, le curé nommé et la commune heureuse. Mais il restait encore quelque chose à faire : il fallait pourvoir à l'existence du curé, du sacristain, et à l'entretien des bâtimens, car la plupart des charbonniers n'étaient pas encore en état de faire de grands sacrifices pour subvenir à toutes les dépenses que nécessitait tout cela. Arno vint à leur secours, et leur fit une donation qui mit le comble à sa générosité. Il fit dresser un acte par lequel il céda à l'église de la vallée une magnifique forêt dont les revenus devaient être employés aux usages susdits. Cette donation fut sanctionnée par un rescrit du prince, et resta à perpétuité attachée à la nouvelle paroisse. Par reconnaissance pour tous ces bienfaits, les habitans, d'un commun accord, donnèrent à leur vallée le nom de *Val d'Arno*, nom qui lui est resté jusqu'à nos jours. Souvent, lorsque le temps était beau pendant la saison des chaleurs,

ils s'assembloient sous les tilleuls et racontaient à leurs fils et petits-fils comment ils étaient parvenus à jouir de tous les avantages qu'ils possédaient alors, afin de provoquer dans l'âmes desjeunes gens la compassion envers les infortunés et les étrangers. Bientôt cette petite commune, qui ne consistait dans le principe que dans une trentaine de chaumières, devint un village florissant. Comme le meunier avait été la cause première du séjour de la comtesse Rosalinde dans la vallée en lui offrant sa maison, on donna le nom d'*Oswald* à la rue principale du village. L'histoire de cet homme bienfaisant fut ainsi conservée avec celle de Rosalinde et d'Arno, et leurs noms furent prononcés avec une égale reconnaissance par la postérité la plus reculée.

Puisse la lecture de cette petite histoire inspirer aux personnes qui la parcourront ces sentimens de charité chrétienne, base de la véritable générosité et source de jouissances que doit ambitionner tout cœur bien né ! La faculté de faire du bien à ses semblables est en effet une des plus nobles prérogatives de l'homme, et lui procure les charmes du bonheur qu'il s'efforce en vain de chercher ailleurs,

t. racon-
ment ils
antages
uer dans
envers
ôt cette
e prin-
mières,
e meu-
our de
en lui
Oswald
ire de
servée
leurs
econ-
e.
re in-
t ces
la vé-
s que
a fa-
st en
s de
bon-
eurs,

